PRÉFACE.

Ce n'eſt point le génie de Monteſquieu qu'on s'eſt propoſé de peindre, c'eſt ſa bienfaiſance: on a voulu montrer un jour de ſa vie, & non ſa vie entiere.

*Pour le faire parler dignement ſur des matieres politiques, il auroit fallu avoir ſon génie: mais s'il y avoit de la témérité à donner un langage à Monteſquieu, conſidéré comme auteur de l'*Eſprit des loix, *ce n'eſt plus qu'un louable effort lorſqu'on ſe borne à le montrer ſous le rapport d'homme ſenſible, modeſte & bienfaiſant.*

En rapprochant les traits de la vie de ce rare penſeur, je me ſuis confirmé dans la perſuaſion où j'étois que l'homme qui a véritablement du génie eſt un être bon; je ne puis concilier dans mes idées l'étendue réelle des lumieres avec la déraiſon de la méchanceté.

J'aurai du moins rendu un hommage public à la mémoire d'un de nos plus illuſtres

écrivains, ainsi que j'ai déja fait pour l'inimitable Moliere (1). Si je ne sens pas aussi vivement le mérite de quelques autres auteurs, c'est qu'il est permis, je crois, de choisir ses livres dans une bibliotheque, ainsi qu'on choisit ses amis dans le monde. Où sera-t-on libre dans ses opinions & dans ses idées, si on ne l'est pas au sein de la république des lettres? Mais cette république, qui le croiroit! a ses despotes altiers, intolérans.

La physionomie de Montesquieu, considéré comme écrivain, a quelque chose de singulier & d'indéfinissable: précision, subtilité, profondeur, il couvre tout cela d'un voile énigmatique; sa pensée est vaste, & sa phrase courte, même hachée: des idées graves sont présentées sous une forme épigrammatique; il est solide, & il éguise perpétuellement son style comme s'il n'étoit qu'un bel esprit. L'imitation de sa maniere vive, hardie, rapide, d'une force heureuse & d'un enjouement fin,

(1) Moliere (comédie en cinq actes) où ce grand poëte comique est peint dans les détails les plus intéressans de sa vie.

sera le désespoir de tout écrivain. On imiteroit plutôt Fenelon, Voltaire, & Jean Jaques Rousseau.

Je me suis dit quelquefois, que si un poëte dramatique avoit assez de souplesse & de ressource dans l'imagination pour composer des pieces de théatre où figureroient Corneille, Racine, La Fontaine, Fenelon, La Bruyere, Boileau *& autres personnages du siecle passé, parlant chacun selon son caractere, rien ne seroit plus piquant. Tous les auditeurs un peu lettrés seroient à portée de juger de la ressemblance, & l'auteur qui en approcheroit, exciteroit un plaisir vif & profond; car la physionomie de ces hommes connus, exprimée avec vérité, produiroit plus d'intérêt que la plupart de ces physionomies idéales, tracées de fantaisie, qu'on met sur la scene.*

L'unité de caractere (& voilà déja un grand point) ne permettroit au poëte aucun trait vague. Il faudroit que tous les coups de pinceau tendissent à faire sortir la figure principale; il ne pourroit s'écarter de son modele

sans être redressé ; & si l'art consiste à se voiler, quel plus heureux moyen le poëte pourroit-il rencontrer pour cacher son travail, & montrer son personnage sous son attitude vraie & naturelle?

Je ne borne pas ces idées à la seule peinture des écrivains célebres : je les applique au magistrat, à l'homme de guerre, au prélat, à la femme aimable ; Turenne, Vendôme, Catinat, Lamoignon, Ninon Lenclos, &c. *pourroient être aussi représentés sous leurs véritables traits, & on ne les verroit pas avec moins d'intérêt. Seulement les écrivains nous ayant laissé leur ame plus distinctement empreinte, leurs portraits offriroient plus de points de comparaison ; & les débats ingénieux qui naîtroient parmi les spectateurs de la diverse maniere de voir & de sentir, ajouteroient, si je ne me trompe, à la connoissance du cœur de l'homme & à la perfection de l'art dramatique.*

Le talent du poëte s'exerce trop souvent sur un caractere idéal, & le mensonge perce né-

cessairement, parce qu'il a fallu créer en entier un personnage non-existant. Pourquoi le poëte ne s'attacheroit-il pas aujourd'hui à ces figures animées, pleines de noblesse & de vie, qui sont, pour ainsi dire, de notre société, puisque leurs noms, leurs ouvrages & les traits de leur caractere sont incessamment mêlés à nos entretiens journaliers?

Oh! si quelqu'un plaçoit sur la scene le bon La Fontaine, avec son air ingénu, sa simplesse & ses distractions, qui ne souriroit de joie à ce tableau naïf (2), *le plus difficile de tous peut-être à tracer, mais qui nous rendroit un homme dont le nom seul enchante l'ame & plait à la raison! Faites-le contraster avec le severe Boileau, toujours chagrin, & voyez à leur*

(2) Le mot, *j'y allois*, bien placé, quel effet ne feroit-il pas? Et quelle bonne comédie, quand notre poëte alla à Château-Tierry pour se reconcilier avec sa femme, & qu'il revint sans l'avoir vue, en disant pour excuse: *mes amis, elle étoit au salut?* Les mots non moins plaisans: *avez-vous lu Baruch? ce St. Paul n'est pas mon homme*, ressusciteroient son aimable caractere. On pourroit peindre encore notre La Fontaine, son Rabelais en main, & appréciant avec lui les événemens, les jeux, & les accidens de ce monde; que ne devroit-il pas à cet auteur original que la génération présente ne sait ni lire, ni entendre!

simple apparition, tout le piquant du contraste.

Quelle source de plaisirs quand le poëte auroit bien saisi l'idiome & le caractere de son personnage, quand il auroit reproduit, ou la sensibilité de Fenelon, ou l'élévation de Corneille, ou la mâle fermeté de la Bruyere, ou le caractere fin de l'auteur d'Andromaque, & sa causticité voilée sous un ton sentimental; car de toutes les épigrammes connues, les plus mordantes sont celles du tendre Racine.

Nos comédies modernes, pour la plupart maniérées, à force d'art sont devenues inintelligibles; un jargon conventionnel a remplacé l'idiome franc qui caractérisoit Moliere. On cherche vainement dans la société les modeles de ses incroyables personnages; caractere, style, langage, tout est de la création du poëte; il gagneroit sans doute à se rapprocher des physionomies connues & vivantes. Le public, appellé à juger de l'exacte ressemblance, descendroit à son tour dans l'ame d'un homme qui a vraiment existé, achéveroit l'ouvrage du poëte & le sentiroit avec transport.

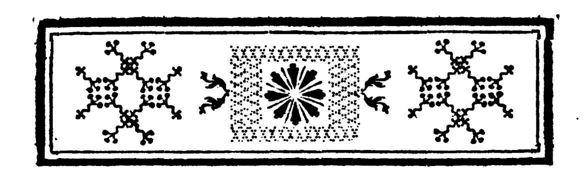
Il en résulteroit, si je ne me trompe, une foule d'observations fines & de plaisirs délicats, trop rarement éprouvés, lorsque le poëte nous amene un être inconnu, dont la tête ne se dessine point ou se dessine mal dans notre imagination, & chez qui tout est factice jusqu'au nom.

Cette piece, qui n'est qu'un très-foible essai, n'est pas faite sans doute pour donner une idée satisfaisante de ce genre nouveau, encore moins pour occuper la scene actuelle; mais elle peut être ajoutée à mes autres pieces historiques *que j'ai composées en attendant qu'elles trouvent des comédiens & un théatre. Deux ou trois siecles ne me rebutent point, & le local m'est indifférent. Le goût & la mode d'un pays n'influe point heureusement dans un autre. On joue chez l'étranger, avec succès, telle piece oubliée ou méconnue en France; & chaque fois qu'un auteur aura représenté, sans exagération, la vérité & les vertus agissantes, il trouvera quelque part des auditeurs qui l'entendront.*

PERSONNAGES.

MONTESQUIEU.
L'abbé de GUASCO, *ami de Montesquieu.*
M. de PÉROUVILLE, *négociant.*
Madame de PÉROUVILLE.
M. de SAINE.
Madame ROBERT.
ROBERT, *pere.*
ROBERT, *fils.*
HENRIETTE.
UN COMMIS.
DOMINIQUE, } *domestiques.*
FRANÇOIS, }
UNE FEMME DU PEUPLE.
DIFFÉRENS PERSONNAGES.

La scene est à Marseille, chez M. de Pérouville.



MONTESQUIEU À *MARSEILLE*,

PIECE EN TROIS ACTES.

(La scene représente le comptoir d'un négociant ; on voit deux commis travaillant dans un bureau qui est sur le côté gauche. Mr. de Pérouville est occupé à écrire à côté d'eux : cet endroit est séparé par des grillages).

ACTE PREMIER.

M. de Pérouville est à son bureau environné de plusieurs personnes, qu'il congédie en se

levant & saluant. Il prend plusieurs papiers, & vient sur le devant du théatre avec M. de Saine.

Montesquieu est assis sur le côté droit du théatre sur une petite banquette de bois, le dos tourné du côté de M. de Pérouville. Il est simplement vêtu & en habit noir; il a l'air de s'être abandonné à quelques réflexions.

SCENE PREMIERE.

M. DE PÉROUVILLE, M. DE SAINE.

M. de PÉROUVILLE.

AVancez sur-tout le chargement de ce vaisseau, & mettez le plus grand zele à cette expédition. Il est des momens où l'activité devient le gage de la réussite; & qui, dans le commerce, remet au lendemain, a souvent à se reprocher la perte qu'il essuie.

M. de SAINE.

L'assurance que vous fites hier sur ces

trois vaiſſeaux paroît être, à chacun, un coup bien hazardé; c'eſt le bruit public. On dit qu'il n'y avoit que vous, Monſieur, dans Marſeille, capable de prendre ſur votre compte un pareil riſque.

M. de PÉROUVILLE.

M. de Saine, ſi je n'avois qu'un mince capital, j'aurois la crainte ſalutaire de tout perdre, ou d'expoſer des fonds, que je ſerois coupable d'hazarder, ſans moyens ſuffiſans pour en répondre. Mais je deviens au deſſus des pertes ordinaires, & c'eſt dans une pareille ſituation qu'il faut ſoutenir les fortes chances. J'ai commencé avec peu; ma marche étoit alors pénible, circonſpecte, attentive: à préſent, je joue pour le plus grand avantage; ſi je perds, je ſerai conſolé. Ne faut-il pas d'ailleurs encourager le commerce? Je calme des inquiétudes en aſſurant; je ſers la ville que j'aime. Combien ai-je vu de négocians, peu riches, prendre l'allarme au moment même que leurs vaiſſeaux entroient au port!

A propos, dit-on que le marquis de Roux ait obtenu du roi, la permiſſion qu'il demandoit, d'employer à la culture de ſes terres ces deux cents familles de Saxons expatriées qui traverſent ce pays pour paſſer aux iſles?

M. de SAINE.

Oui, monſieur; ſa majeſté lui a accordé ſa demande. Il a reçu des ordres en conſéquence.

M. de PÉROUVILLE.

Cela eſt bien ſûr?

M. de SAINE.

Cela eſt ſi vrai, qu'il eſt parti ce matin pour aller leur faire bâtir des maiſons. Il ſe promet de leur fournir tous les moyens & de leur procurer un ſort heureux.

M. de PÉROUVILLE.

Je ſuis au comble de ma joie! Voilà, par exemple, un négociant titré qui fait le plus grand honneur à ſon pays; c'eſt là, je crois, faire un digne uſage de ſes richeſſes. Ce généreux citoyen eſt mon ami, & ſon

ſon zele patriotique allume le mien. Un ſeul particulier donner un aſyle à un peuple fugitif, & tourner au profit de ſa patrie les dévaſtations occaſionnées par les querelles des rois! quel exemple! Allons, allons, il faut que je l'imite de mon mieux. Ne perdons point de tems. (*A un domeſtique.*) Une bougie; j'ai encore beaucoup de lettres à fermer.

MONTESQUIEU *ſur la banquette.*

Il m'oblige en me faiſant attendre & en ne prenant pas garde à moi. J'aime bien à obſerver les divers mouvemens des maiſons de commerce; plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit, & plus le commerce y fleurit & plus le nombre des hommes y augmente. Ces deux choſes s'entraînent & ſe favoriſent certainement. Le commerce, d'ailleurs, fait que les peuples ſe communiquent leurs idées avec leurs marchandiſes; la ſomme des connoiſſances humaines y gagne & s'accroît inſenſiblement, les vieux préjugés tombent; & par-

tout où il y a du commerce, il y a bientôt des mœurs douces. Puis j'admire comme on a ſu faire eſtimer aux peuples lointains tant de choſes de nulle valeur, & en retirer un grand prix ſans leur faire tort.

SCENE II.

M. de PÉROUVILLE, Madame de PÉROUVILLE, MONTESQUIEU.

Madame de PÉROUVILLE, (*tenant quelques lettres en main: deux enfans jouent autour d'elle.*)

MOnſieur de Pérouville, voilà mes lettres pour mettre au paquet.... Avez-vous bientôt fait votre courier?

M. de PÉROUVILLE.

Bon! eſt-ce qu'on peut jamais finir?

Madame de PÉROUVILLE.

Vous avez encore tout le tems pour la poſte.

M. de PÉROUVILLE.

Vous ſavez que je n'aime pas être en retard deux minutes. (*Aux enfans qui s'approchent pour embraſſer leur pere.*) Je vous embraſſerai tantôt mes bons amis.

Madame de PÉROUVILLE.

C'eſt me dire que je ſuis importune; je vous laiſſe. (*Ses enfans errent ſur la ſcene, vont juſqu'à Monteſquieu & le regardent; Madame de Pérouville allant pour en prendre un par la main.*) Ah! Monſieur.... Monſieur de Monteſquieu!

MONTESQUIEU (*ſe leve & la ſalue.*) Madame.

Madame de PÉROUVILLE.

Comment eſt-il poſſible! Vous, monſieur, attendre ici, & ſans aucune diſtinction.... Ah! pardonnez; vous voyez bien qu'on ne vous a pas connu.

MONTESQUIEU.

Je ſuis ſenſible à votre attention, madame : mais doit-on ſe déranger de ſes affaires plutôt pour moi que pour un autre ? J'ai eu la mal-adreſſe de prendre l'heure la plus incommode ; on m'a dit d'attendre. J'attends patiemment, & j'attendrai encore avec plaiſir ſi vous voulez bien me le permettre.

Madame de PÉROUVILLE (*lui préſente un ſiege qu'il prend, & s'aſſied à côté de lui d'une maniere joyeuſe & empreſſée.*)

Vous ne vous rappellez plus, monſieur, où j'ai eu l'avantage de vous connoître.... Je vois que vous ne me remettez pas?

MONTESQUIEU (*la regardant attentivement.*)

C'eſt un tort qui n'eſt guere excuſable.... Ah ! attendez ; chez M. Deſmarre à Paris.

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, monſieur, chez mon beau-frere.

MONTESQUIEU.

Oui, oui, je me rappelle de vous avoir

diſtinguée dans l'aimable compagnie qu'il raſſembloit chez lui. Je revenois d'Angleterre, & j'étois, je crois, à la veille de partir pour l'Italie.

Madame de PÉROUVILLE.

Eh! vous voilà encore de retour parmi nous! Souffrez que je m'en félicite. Vous voyagez comme Licurgue; vous avez été interroger & juger les nations, pour vous rendre leur légiſlateur. Je vous ſurprends, ſans doute; une femme vous parler de votre grand œuvre!

MONTESQUIEU.

Pourquoi voulez-vous que je ſois ſurpris? Les véritables amis des gens de lettres ſont vraiment dans votre ſexe.

Madame de PÉROUVILLE.

Parler du temple de Gnide, eſt ce qui me conviendroit le mieux.

MONTESQUIEU.

Oh! vous n'avez pas beſoin, vous, de

vous fauver par là (1); je n'ai point oublié le folide entretien que vous m'avez fait la grace de m'accorder; vous êtes bien dans ma mémoire: mes pauvres yeux, au premier abord, ne me fervent pas toujours. Quand j'ai écrit que le temple de Gnide étoit fait pour des têtes bien poudrées & bien frifées, je n'ai point prétendu que mon livre fut au deffus du bon fens & de l'efprit de telle femme.

Madame de PÉROUVILLE.

Le plaifir que nous ont fait vos excellentes *Lettres Perfannes*, eft caufe que nous avons voulu, à toute force, vous lire, & vous entendre dans cet ouvrage immenfe, fi au deffus de nous, je le confeffe: mais cependant, ce qui s'y trouve à notre portée & à celle de tout le monde, c'eft l'efprit

(1) Une femme voulant parler à Montefquieu de fon *Efprit des loix*, & s'embarraffant dans fes idées, Montefquieu lui dit: *fauvez-vous, madame, par le temple de Gnide.*

de citoyen qui l'a dicté, l'amour du bien public, le desir de voir les hommes heureux: ce sentiment y respire à chaque page. (*Geste de modestie de Montesquieu.*) Puisque je vous tiens, je causerai avec vous.... Vous voyez nos négocians tout à leurs affaires.

MONTESQUIEU.

Ils ont raison. Le Provençal, actif & plein de feu, est propre au commerce, aux arts & à la guerre. On le voit se distinguer partout. Il est laborieux & frugal; il a dompté la stérilité de son territoire par l'économie. J'ai trouvé ici, plus communément qu'ailleurs, de ces gens chez qui la vertu est si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir. Ils s'attachent à leurs devoirs sans s'y plier, & s'y portent comme par instinct; on diroit que leurs belles qualités n'ont pas percé jusqu'à eux. Leur franchise a quelque chose de rude, mais ils ne sont pas du moins étonnés des vertus qu'ils possedent.

Mademe de PÉROUVILLE.

Voilà bien le portrait de mon mari; mais qu'allez-vous penser de moi? Oser faire son éloge, cela n'est plus d'usage dans le monde; ainsi qu'un homme, bien élevé, ne doit jamais parler de sa femme.

MONTESQUIEU.

Laissez ces beaux usages aux cœurs insensibles; une heureuse union, telle que me semble la vôtre, doit tenir en tout du tems de nos bons ayeux.... Voilà de beaux enfans.... Je ne vois jamais sans attendrissement les douceurs de la vie domestique. Toujours de nouveaux plaisirs récompensent celui qui a suivi la voix de la nature. Les enfans semblent dire aux célibataires; *mariez-vous pour jouir de nos caresses.*

Madame de PÉROUVILLE.

Approchez, mes enfans, regardez-le bien tous deux: baisez-lui les mains; jouissez d'un bonheur que votre âge ne vous per-

met pas de ſentir encore. Un jour vous vous vanterez d'avoir vu l'auteur de l'Eſprit des loix. (*Les enfans lui prennent les mains avec timidité.*)

MONTESQUIEU.

Comme ils ont l'air ingénu!.... (*Il les careſſe.*) Madame, je ſuis pere de famille & pere heureux; il n'y a rien de ſi doux que de ſe repoſer de ſes travaux au milieu de ſes enfans. Avouez que le mariage n'a de peines que pour ceux qui n'ont plus de ſens pour les plaiſirs de l'innocence?

Madame de PÉROUVILLE.

Et l'on ne ſe marie plus.

MONTESQUIEU.

L'homme fuit une union qui doit le rendre meilleur, pour vivre dans celle qui le rendra toujours pire. Ce n'eſt pas tout-à-fait la faute des particuliers; par-tout où deux perſonnes peuvent vivre commodé-

ment, il ſe fait un mariage: mais un luxe dévorant & un fiſc dévaſtateur ont tout détruit. L'on auroit beſoin de nouvelles loix qui favoriſaſſent l'eſpece humaine.

Madame de PÉROUVILLE.

Avouez auſſi que le tableau de certains mariages ne contribue pas peu à en éloigner?

MONTESQUIEU.

Sans doute, & l'abus produit l'abus. Moins il y a de gens mariés, & moins il y a de fidélité dans les mariages.

Madame de PÉROUVILLE.

Je brûle de vous faire une queſtion? Comment avez-vous fait l'Eſprit des loix?.... Quel travail!

MONTESQUIEU.

A peu près comme Newton, ſi j'oſe me comparer à lui, a fait ſon ſiſtème, en y ſongeant pendant vingt ans; &, j'oſe le dire, avec quelqu'amour pour la vérité, qui aug-

mente toujours les lumieres dont nous avons besoin pour la défendre.

Madame de PÉROUVILLE.

Le mérite d'un ouvrage, tel que votre livre, se manifeste également, & par ce qu'il a fait taire à son auteur, & par ce qu'il a fait dire à ses critiques.

MONTESQUIEU.

En vous entendant, madame, je vois qu'il est bien plus aisé d'être l'objet d'une louange fine que d'en être l'auteur; & je crois que tout homme qui se voit admiré, ne l'est jamais sans quelque surprise.

Madame de PÉROUVILLE.

C'est qu'alors il en est digne.

MONTESQUIEU.

Je vous assure que je n'ai jamais fait tout ce que j'avois envie de faire, ni de la maniere dont je l'avois conçu.

Madame de PÉROUVILLE.

L'amour de la vérité, du moins, n'a point

été dans votre cœur un ſentiment froid & ſtérile ; vous avez été le premier pénétré de cette grande vérité que vous avez dictée ; que les talens, ſans la vertu, ſont des préſens funeſtes, uniquement propres à donner de la force ou un plus grand jour à nos vices. Mais, monſieur, vous ne ſavez pas que nous avons ſouvent été allarmés pour vous ; la calomnie a cherché à vous nuire.

MONTESQUIEU.

Madame, tous ceux qui cultivoient les ſciences étoient autrefois accuſés de magie : à préſent que ces ſortes d'accuſations ſont tombées dans le décri, on a pris un autre tour ; on les appelle ſéditieux, rebelles, ennemis du prince.... On ne veut que leur nuire par ces plates imputations ; on y réuſſit quelquefois : ainſi la jalouſie, vile ou ténébreuſe, ſe ſoulage. Mais voulez-vous que je vous diſe notre ſecret ? Nous ſommes conſolés de tous les maux que nous ſouffrons pour la vérité, par le plaiſir de l'avoir dite.

Madame de PÉROUVILLE.

Voir un trait de plume immortalifé à jamais & que rien n'efface, eft une efpece de pouvoir qui a fa jouiffance: ainfi vous êtes mû par un certain plaifir, & permettez-moi de vous le dire, par un orgueil....

MONTESQUIEU.

Soit, mais ajoutez auffi, par l'efpérance, que telle vérité fera adoptée après notre mort, auffi vivement qu'elle a été rejettée de notre vivant; voilà ce qui nous foutient & nous anime.

Madame de PÉROUVILLE.

J'entends quelquefois parler de cenfeurs; n'en avez-vous point eu pour votre ouvrage?

MONTESQUIEU (*fouriant.*)

Non, madame, je les ai évités; le livrer aux flammes ou à un cenfeur royal, c'eût été la même chofe.

Madame de PÉROUVILLE.

Que dites-vous? Quelle barbarie!

MONTESQUIEU.

Il y a un deſpotiſme nouveau qui voudroit nous ravir juſqu'à notre maniere de penſer : mais on a beau faire, la vérité s'échappe.

Madame de PÉROUVILLE.

La liberté de penſer, de parler & d'écrire, devroit être la prérogative inviolable du citoyen.....

MONTESQUIEU.

La perſécution de l'orgueil foible & de la ſottiſe puiſſante, devient bien inutile, madame ; car j'ai fait imprimer chez l'étranger, & dans un pays où les lumieres de chaque citoyen ſont regardées comme autant de rayons, qui, ſe réuniſſant dans un foyer commun, vont former la lumiere générale.

Madame de PÉROUVILLE.

Il faut que l'amour de la patrie ſoit profond dans les grandes ames, pour leur faire dévorer de telles injuſtices.

MONTESQUIEU.

Il eſt peu de pays où le courage de dire la vérité porte ſon vrai nom; il en faut cependant un des plus rares pour écrire. J'ai été honoré d'amples critiques. L'auteur a tort quelquefois: mais quand le critique, qui veut le redreſſer, a un plus grand tort, quel nom faut-il lui donner? Puis les caprices ou les inapperçus des gens en place? J'ai failli une fois à m'exiler pour aller en Angleterre y trouver cette tranquillité perſonnelle qui naît du ſentiment profond de la liberté; car il eſt affreux de dépendre de la volonté arbitraire d'un juge ignorant ou paſſionné.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous avez donc eu bien des ennemis? Eh! comment cela ſe peut-il? Quel mal a fait votre livre?

MONTESQUIEU.

Des ennemis injuſtes, madame, ſont du bien.

Madame de PÉROUVILLE.

Je ne vous comprends pas bien.

MONTESQUIEU.

L'ame en devient plus forte; la plume s'en reſſent & la réputation n'y perd pas. J'en ai eu d'abſurdes; jugez de mon bonheur.

Madame de PÉROUVILLE.

Mais toutes ces critiques ameres, injurieuſes, emportées....

MONTESQUIEU.

Rien de tout cela ne doit étonner. Je ne parle pas de ce que j'ai fait: mais de tout tems le plaiſir de voir le mérite humilié, a été la ſouveraine félicité d'un ſot.

Madame de PÉROUVILLE.

Oh! je le crois: mais il faut bien aimer la gloire....

MONTESQUIEU.

Je l'avoue. L'amour de la gloire n'eſt d'aucun prix comme fin, mais comme moyen il eſt ineſtimable. Le deſir d'exiſter avantageuſement

tageusement dans l'esprit des autres, sera toujours la plus forte passion de l'Homme non dégradé; & celui qui écrit pour la gloire, sent plus qu'un autre la crainte de la postérité.

Madame de PÉROUVILLE.

Les clameurs de l'envie, les persécutions sourdes de la calomnie, doivent fatiguer à la longue; je le crains pour vous.

MONTESQUIEU.

Quand on n'a pu désarmer ses ennemis par la douceur, on les écarte ensuite par le courage.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous devez en avoir..... Vous vous êtes contenté de rendre ridicules ceux que vous auriez pu rendre odieux; cela est bien généreux, en vérité.

MONTESQUIEU.

J'écrivois en jurisconsulte, ils ont voulu me faire théologien, malgré moi. A quel-

ques lieues de là, j'étois un athée.... Que n'a-t-on pas dit contre moi! Quand on a ſéparé, de ces ſortes d'écrits, les invectives & enſuite les raiſons qui ſont mauvaiſes, après cela il ne reſte plus rien (2).

Madame de PÉROUVILLE.

Vous avez commencé à donner un choc général à tous les eſprits; cette fermentation heureuſe, je dois vous le dire, produira quelque grand bien. La ſphère des connoiſſances & des vérités utiles, ne pourroit-elle pas devenir auſſi étendue que l'étoit auparavant celle des erreurs?

MONTESQUIEU.

C'eſt une magnifique eſpérance; vous n'êtes point ingrate envers les ouvrages de votre ſiecle. Madame, je vous en remercie pour ma part.

(2) Monteſquieu diſoit au ſujet d'une ample critique faite par un fermier-général: *j'ai été cité au tribunal de la maltôte, comme à celui du Journal de Trevoux.*

Madame de PÉROUVILLE.

Je préfere, je l'avoue, les livres modernes à tous ceux qu'on a publiés dans l'autre ſiecle.... Mais ne dites cela à perſonne; on nous interdit tout raiſonnement: je parle avec vous, quoique je ſache qu'on nous défend tant de choſes.

MONTESQUIEU.

La plupart des femmes ne jouiſſent que de la moitié de leur être: cependant, les femmes, dont le ſentiment eſt fin, ont plus d'eſprit naturel que les hommes les plus ſpirituels.

Madame de PÉROUVILLE.

Elles ne ſe doutent point des jolies choſes que vous leur attribuez.... Mais que diroit-on d'une femme qui lit tous vos ouvrages?

MONTESQUIEU.

Eh bien! placez le *Temple de Gnide* ſur la tablette, & cachez le gros livre. C'eſt ainſi que la philoſophie fait quelquefois politeſſe au préjugé.

Madame de PÉROUVILLE.

J'ai encore une queſtion à vous faire : mais je n'oſe; en vérité, je n'oſe.

MONTESQUIEU.

Pourquoi ?

Madame de PÉROUVILLE.

C'eſt qu'elle ſera indiſcrette.

MONTESQUIEU.

Tant mieux.

Madame de PÉROUVILLE.

Comment, avec tant de lumieres acquiſes, dans une ſi cruelle diſette d'hommes inſtruits & capables de grandes choſes, comment n'avez-vous pas été appellé au miniſtere ?

MONTESQUIEU.

Des perſonnages, qui ont leurs raiſons ſans doute, diſent, ſans le croire, que les gens de lettres ne ſont bons que dans leur cabinet. Comme ſi un eſprit étoit incapable d'affaires, par cela même qu'il eſt cultivé,

qu'il a vu, réfléchi, médité.... Sans vanité, j'aurois fait le miniſtre ou l'homme en place, de nos jours, tout comme un autre.

Madame de PÉROUVILLE.

Je voulois voir ſi vous feriez le modeſte; je vous attendois-là. Ainſi, malgré toutes vos connoiſſances, vous auriez conſenti à vous approcher du trône.

MONTESQUIEU.

Oui, mais cela ne s'eſt pas fait. Les rois, préſentement, feront les derniers qui me liront: il en eſt un cependant qui m'a lu, & qui a trouvé des choſes où il n'étoit pas de mon avis.

Madame de PÉROUVILLE.

Il doit être bien avancé, celui-là.

MONTESQUIEU.

Un roi doit lire tout autrement qu'un particulier. Qu'il ne ſoit pas de notre avis, je le conçois très-aiſément: mais qu'il nous liſe du moins. Ne pas nous lire, voilà le pis.

SCENE III.

MONTESQUIEU, M. de PÉROUVILLE, Mad. de PÉROUVILLE, ROBERT, fils. (*Celui-ci reste au fond, & entre dans le bureau grillé, où il se tient attendant M. de Pérouville.*)

M. de PÉROUVILLE.

JE suis présentement à vous; pardon si je vous ai fait attendre: mais les jours de courriers, à peine a-t-on le tems de respirer. Voyez comme l'heure s'est passée. Maintenant il faut que je sorte pour aller à la Bourse.

Madame de PÉROUVILLE (*à son mari*).

C'est M. de Montesquieu! l'auteur des Lettres Persannes.....

M. de PÉROUVILLE.

Ah! oui, je les ai lues; elles m'ont fort amusé.... C'est un très-joli ouvrage.... Je

vous en fais mon compliment, monſieur. (*A ſa femme.*) On vient d'apporter cette demande de bijoux, il faut recevoir le compte, vérifier les pieces; ce jeune homme eſt là au bureau qui attend.

Madame de PÉROUVILLE.

Eh bien, je vais veiller là deſſus. (*A Monteſquieu.*) Monſieur, pouvons-nous eſpérer que vous ferez un long ſéjour dans cette ville?

MONTESQUIEU.

Je pars demain.

Madame de PÉROUVILLE.

Quoi! ſitôt?

MONTESQUIEU.

C'eſt avec regret, madame.... Mais il y a déja du tems que mes affaires domeſtiques me redemandent chez moi.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous me faites beaucoup de peine. A propos, nous avons ici un étranger dont

j'oubliois de vous parler ; il se dit votre ami, & paroît ignorer que vous soyez ici. C'est l'abbé de Guasco.

MONTESQUIEU.

Lui! madame? Vous me surprenez bien agréablement. C'est vraiment un intime ami, dont j'ai fait l'heureuse connoissance dans mon dernier voyage d'Italie; nous sommes depuis en commerce de lettres.... Où puis-je le trouver?

Madame de PÉROUVILLE.

Ce soir à souper avec nous ; ne le cherchez pas ailleurs : on l'a amené ce matin à la campagne pour toute la journée, & demain peut-être partira-t-il pour Paris. Ainsi, voyez, il n'y a pas à refuser. Pourrois-je me flatter d'un si grand avantage?

MONTESQUIEU.

C'est moi, madame, qui dois m'en féliciter. Je ne soupe plus en ville à cause de ma santé; mais ceci est de toute exception.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous me comblez de joie! A ce ſoir. (*Elle le ſalue & ſe retire vers le bureau, où l'on diſtingue, à travers le grillage, qu'elle eſt occupée avec ſes commis & le jeune Robert.*)

SCENE IV.

MONTESQUIEU, M. de PÉROUVILLE, ROBERT fils.

M. de PÉROUVILLE.

EH bien, monſieur, voulez-vous bien me dire en quoi je puis vous être utile?

MONTESQUIEU.

Il y a environ ſept mois que je ſuis venu pour vous prier de vous charger du rachat d'un eſclave à Tétuan; je vous remis les fonds néceſſaires, & depuis, par votre derniere lettre, vous m'avez promis.....

M. de PÉROUVILLE.

J'y ſuis. Un nommé Robert de cette ville,

agent de change.... Vous m'avez donné à toucher les fonds sur M. Magon de Cadix, n'est-ce pas? Vous m'avez recommandé le secret?

MONTESQUIEU.

Justement.

M. de PÉROUVILLE (*va prendre un registre*).

Eh bien, c'est une affaire consommée.

MONTESQUIEU.

Vous me réjouissez infiniment, je vous assure.

M. de PÉROUVILLE.

Il doit être de retour, ou il ne tardera pas.

MONTESQUIEU.

Tant mieux, tant mieux; cela me fait un grand plaisir.

M. de PÉROUVILLE.

Voilà son article: deux mille écus pour sa rançon, cinquante que vous avez ordonné qu'on lui remit, frais d'habillemens neufs,

nourriture, paſſage & autres débourſés, le tout enſemble fait ſept mille ſix cent quatre-vingt trois livres, dix-huit ſols, neuf deniers..... Voyez. (*Il lui donne le relevé.*)

MONTESQUIEU (*jette un coup d'œil deſſus, plie le papier & le met dans ſa poche.*)

Bien, bien, très-bien. Je vous ai la plus grande obligation de votre diligence.

M. de PÉROUVILLE.

Vous ne pouviez, à cet égard, guere mieux vous adreſſer qu'à moi. J'ai un comptoir de ce côté, mais je ne vous avois pas reconnu d'abord; vous vous étiez nommé Mr. Charles, & madame vous reconnoît pour M. de Monteſquieu.

MONTESQUIEU.

Cela eſt égal. L'objet eſt rempli; tout eſt payé.

M. de PÉROUVILLE.

Ah! tout eſt bien acquitté.... Je me rap-

pelle d'avoir vu autrefois ce Robert, un fort honnête homme, mais peu fortuné, & appartenant encore à une famille pauvre.

MONTESQUIEU.

Monſieur, j'ai des raiſons pour n'être point nommé dans cette commiſſion, & vous m'obligerez doublement d'oublier, dès ce moment, que je m'en ſoie mêlé.

M. de PÉROUVILLE.

Tout comme vous voudrez.... Je n'en ai parlé à perſonne, & vais bâtonner la note, ſi vous voulez?

MONTESQUIEU.

Oui, qu'il n'en reſte aucune trace. Il n'en ſera plus queſtion.

M. de PÉROUVILLE.

Eſt-ce tout?

MONTESQUIEU.

Oui.... Continuez vos affaires.... Si vous allez à la Bourſe, nous ferons le chemin enſemble.

M. de PÉROUVILLE (*prenant son chapeau qui est dans le bureau*).

Si j'avois su que vous n'eussiez que cela à me demander.... Mais aussi vous auriez échappé à madame.... Je vous salue. Vous n'oublirez pas que pour ce soir on a votre parole ?

MONTESQUIEU.

De bon cœur ; trop de motifs m'y engagent pour y manquer. (*M. de Pérouville sort*).

ROBERT (*sort du grillage, s'avance à la porte, & dit en hésitant, l'air inquiet, étonné*).

Je crains de me tromper, seroit-ce lui ? Oui, c'est lui, c'est lui ! (*Allant à Montesquieu.*) Monsieur.... Monsieur....

MONTESQUIEU (*surpris, & se retirant avec précipitation*).

Non, non, jeune homme, vous vous méprenez.

ROBERT fils.

Je me méprends? Non, non, ah!

MONTESQUIEU (*échappant*).

Vous vous méprenez; vous dis-je.

ROBERT fils, (*reste immobile à la porte un instant, & revient, mais en retournant tristement la tête vers le lieu par où Montesquieu s'est échappé.*

SCENE V.

Mad. de PÉROUVILLE, ROBERT fils.

ROBERT fils.

SA démarche.... Ses traits.... Me serois-je trompé! . . .

Madame de PÉROUVILLE (*sortant du bureau*).

Qu'avez-vous donc? Vous me paroissez agité.

ROBERT fils.

J'ai.... Je ſuis ſi interdit.... ſi troublé.... Cet homme qui ſort....

Madame de PÉROUVILLE.

Eſt-ce que vous connoiſſez M. de Monteſquieu ?

ROBERT fils.

Vous l'appellez M. de Monteſquieu ?.... Je ne ſavois pas ſon nom, mais je connois ſa perſonne.... Le connoiſſez-vous bien, madame ?

Madame de PÉROUVILLE.

Mais oui, pourquoi ?

ROBERT fils.

Eh! dites-moi, je vous prie, ſavez-vous s'il eſt riche ?

Madame de PÉROUVILLE.

Mais oui & non.

ROBERT fils.

C'eſt un homme bon, compatiſſant, généreux.... N'eſt-il pas vrai, madame ?

Madame de PÉROUVILLE.

Il a mérité cette réputation-là.

ROBERT (*faisant un mouvement vers la porte*).

Ah! & il m'est échappé.... Il faut que je le retrouve sur l'heure.... Permettez, madame, que je laisse-là la marchandise.... Mais non, je manquerois à mon maître.... Je ne peux plus quitter d'ici, & j'endure un tourment.... Vous ne savez pas quel intérêt m'entraîne vers lui!

Madame de PÉROUVILLE.

Doucement, modérez-vous. Il n'est pas impossible que vous puissiez le revoir, si vous avez des motifs pour le desirer si ardemment; ce soir même il reviendra ici à l'heure du souper.

ROBERT fils.

Je m'y rendrai.... Permettez-moi, madame, de m'y trouver.

Madame de PÉROUVILLE.

Je ferai plus. Je m'engage à vous lui faire parler,

parler, & même en secret, si ce que vous avez à lui dire l'exige.

ROBERT fils.

Ah! ce que j'ai à lui dire doit être su de l'univers entier. J'ai à lui exprimer ma reconnoissance; voulez-vous entendre?

Madame de PÉROUVILLE.

Très-volontiers. Tout ce qui a rapport à lui m'intéresse infiniment.

ROBERT, fils.

Je suis le fils d'un nommé Robert, courtier dans cette ville: madame en a peut-être entendu parler.

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, j'en ai une idée confuse.

ROBERT fils.

Eh bien, madame, j'ai le chagrin d'avoir mon digne & malheureux pere dans l'esclavage, sans pouvoir l'en tirer encore! Il s'étoit procuré, de ses épargnes & de celles de ma mere, dans le commerce de modes,

un intérêt ſur un vaiſſeau en charge pour Smyrne. Il voulût lui-même veiller à l'échange de ſa pacotille, & en faire le choix. Ce vaiſſeau fut pris par un corſaire & conduit à Tetuan, où mon pere eſt eſclave avec le reſte de l'équipage. Ma mere eſt reſtée avec deux filles, & moi, qui n'attendois que le retour de mon pere pour me marier. Je croyois d'abord qu'il étoit poſſible d'aller prendre la place de mon pere, & de le délivrer en me chargeant de ſes fers; j'étois prêt à exécuter ce projet, lorſque ma mere, qui en fut informée, je ne ſais comment, m'aſſura qu'il étoit auſſi impraticable que chimérique, & fit défendre à tous les capitaines, pour le levant, de me prendre à leur bord. Il ne nous eſt reſté d'autre reſſource que de travailler jour & nuit, pour compoſer le prix de ſa rançon. La ſomme eſt terrible pour nous.... Deux mille écus.... De mon côté, quand j'avois ſatisfait mon maître, dans l'état de jouailler que j'avois embraſſé, je cherchois à mettre à

profit les dimanches & fêtes. J'employois ces jours-là à conduire dans un batelet, ceux qui vouloient se promener sur la mer: écoutez-bien, Madame. Un dimanche, que j'attendois si quelqu'un me viendroit, ce même homme que je viens de reconnoitre... Oh! c'est lui; c'est lui! C'est lui assurément! Que je suis désolé de l'avoir laissé aller!...

Madame de PÉROUVILLE.

Eh bien, cet inconnu? achevez.

ROBERT fils.

Il entre dans mon batelet, mais il alloit en sortir, en disant: que puisque le conducteur ne se montre point, il va passer dans un autre. Celui-ci est le mien, monsieur, lui dis-je, voulez-vous sortir du port. — Non, monsieur, il n'y a plus qu'une heure de jour; je voulois seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraicheur & de la beauté de la soirée. Mais vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état? — Cela est

vrai ; je ne le suis pas en effet : ce n'est que pour gagner un peu plus d'argent, que je fais ce métier les fêtes & dimanches seulement. — Fi, avare à votre âge ! je ne l'aurois pas cru sur votre physionomie. — Ah ! monsieur, si vous saviez ma peine, & quel motif m'anime ! — Vous ! je m'arrête. J'ai pu vous faire tort, reprit-il avec douceur : mais vous vous êtes mal exprimé. Faisons notre promenade, & vous me compterez vos chagrins. Il s'assied, &, tout en le conduisant, je lui fis le récit de notre infortune. Il parut y prendre intérêt, & m'écouta attentivement. Quel nom porte votre pere à Tetuan, me dit-il ? Il n'en a pas changé ; il s'appelle Robert, comme à Marseille. Il répéta plusieurs fois, *Robert, courtier de Marseille, esclave à Tetuan, chez l'intendant des jardins.* Votre malheur me touche, me dit-il ensuite ; d'après vos sentimens, j'ose vous présager un meilleur sort, & je vous le souhaite sincérement. Puis cessant de me regarder, il tomba dans une

méditation profonde. Je respectois son silence. La mer étoit calme & la soirée très-belle ; il resta longtems en contemplation, immobile & regardant le ciel. Non, je n'ai jamais vu d'homme le regarder de cette maniere ! Son œil étoit fixe & brillant, & dans son extase, il sourioit quelquefois comme de plaisir : enfin, il me fit signe d'aborder. Il étoit tout-à-fait nuit lorsqu'il sortit de mon batelet. Sans me donner le tems d'en descendre, ni de l'attacher, il me mit une bourse dans la main, & se retira précipitamment. La surprise m'ôta la force de le remercier. Je porte tout de suite cette bourse chez ma mere. Nous y trouvons quinze doubles louis & dix écus. Concevez notre joie, en voyant, en un moment, une si grande avance ajoutée à nos épargnes ! Eh ! quand je viens à rencontrer ce généreux inconnu, quand je peux lui rendre grace, j'hésite à le reconnoître, & je perds le moment d'embrasser ses genoux !

Madame de PÉROUVILLE.

Ce que vous venez de m'apprendre me donne la plus haute opinion de la sensibilité de cet inconnu, & j'aime bien que vous retrouviez votre bienfaiteur dans M. de Montesquieu.

ROBERT fils.

Qu'est-il donc ce M. de Montesquieu, qui se dérobe à la reconnoissance la plus légitime ?....

Madame de PÉROUVILLE.

Mais avant que de vous livrer entiérement aux sentimens qui vous animent, je pense qu'il vaudroit mieux vous assurer encore, si c'est vraiment la même personne, & je vous en procurerai la facilité ce soir.

ROBERT fils.

Je serois au désespoir de m'être trompé; je ne le crois pas cependant. Je suivrai votre conseil, madame; il faut que je me calme jusqu'au moment que votre bonté veut bien m'offrir.

Madame de PÉROUVILLE.

Finiſſons le compte de ces bijoux. (*Elle regarde les bijoux, prend un papier, le ſigne & le lui rend.*) Vous êtes un bon fils, & le ciel, tôt ou tard, récompenſera un cœur tel que le vôtre.

ROBERT fils.

Ah! madame, ſi vous ſaviez combien les chers auteurs de mes jours méritent d'être plus heureux! Comme ils étoient unis, & comme ils ſouffrent d'être ſéparés!.... (*Il ſe retire dans le bureau grillé.*)

Madame de PÉROUVILLE (*ſeule*).

Voilà les revers de la fortune; il faut s'attendre à tout.



SCENE VI.

M. de PÉROUVILLE, Madame de PÉROUVILLE.

M. de PÉROUVILLE.

JE viens, madame, causer avec vous un moment. Dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que ce M. de Montesquieu ? Vous lui avez marqué une grande considération. Est-il riche ?

Madame de PÉROUVILLE.

M. de Montesquieu a plusieurs titres fort respectables, mais je m'en tiens à un seul : c'est un auteur.

M. de PÉROUVILLE.

Un auteur ! Mais les auteurs, à ce qu'il me semble, ne sont pas rares en ce siecle.

Madame de PÉROUVILLE.

Il est vrai.

M. de PÉROUVILLE.

Il le faut bien, puiſqu'il y a tant de livres dans les bibliotheques que je ne lis pas, & que, malgré cela, les annonces hebdomadaires, les journaux, les feuilles en regorgent. Mais pourquoi ces tranſports ſi vifs, cet empreſſement, vous qui êtes ordinairement ſi réſervée?

Madame de PÉROUVILLE.

C'eſt qu'il y a auteur & auteur.

M. de PÉROUVILLE.

Je conçois cela.

Madame de PÉROUVILLE.

Et celui-ci eſt l'auteur de l'*Eſprit des Loix.*

M. de PÉROUVILLE.

L'Eſprit des Loix! Qu'eſt-ce cela? Je ne l'ai pas encore lu. C'eſt donc un beau livre à votre avis?

Madame de PÉROUVILLE.

C'eſt un chef-d'œuvre!

M. de PÉROUVILLE.

Je n'ai pas le tems de le lire, vous le ſavez. J'aime aſſez la lecture des bons livres, mais les affaires doivent paſſer avant tout.... L'année prochaine, à la fin de l'automne, lorſque je ſerai tranquille dans ma *Baſtide*, je vous prierai de me prêter ce livre. Je le lirai, madame, ſur votre parole. *L'Eſprit des Loix*, n'eſt-ce pas? Que je n'aille pas l'oublier.

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, *l'Eſprit des Loix*; vous verrez l'ouvrage d'un homme dont le nom vivra dans la poſtérité la plus éloignée.

M. de PÉROUVILLE.

Qui!.... Ce petit homme habillé de noir, & qui n'a pas d'équipage!.... Mais il a l'air tout ſimple.

Madame de PÉROUVILLE.

Il n'eſt point de beau génie ſans une grande ſimplicité de mœurs. Ce petit homme,

je vous en réponds, fera du bien quand il ne sera plus.

M. de PÉROUVILLE.

Mais de son vivant il a l'air de n'être pas trop gai, & sa physionomie est un peu mélancolique.

Madame de PÉROUVILLE.

La vraie joie, le plus souvent, est intérieure; il pense à des choses auxquelles personne n'a pensé avant lui.

M. de PÉROUVILLE.

C'est donc cela qu'il est distrait; & il travaille, dites-vous, pour la postérité?.... Cet emploi-là me paroît toujours un peu singulier, à vous dire vrai.

Madame de PÉROUVILLE.

Le genre humain, mon cher époux, est bienheureux de trouver des hommes qui veulent exister encore après leur mort; qui s'occupent de l'avenir au point d'oublier le présent, à qui le desir de la gloire & de

l'immortalité cache la longueur des plus difficiles travaux. Leurs années & leurs jours sont marqués par le sacrifice du repos, des plaisirs ; par le mépris des richesses ; uniquement jaloux, qu'ils sont, de se distinguer par la culture des talens les plus précieux, & par l'exercice des vertus les plus rares.

M. de PÉROUVILLE.

Oh ! pour ses vertus, je les connois.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous connoissez ses vertus ! Eh ! comment, s'il vous plait ?

M. de PÉROUVILLE.

Je les connois, il suffit ; & ses talens, que je connois moins, doivent s'en ressentir. Je le lirai, vous dis-je, cette automne, sans faute.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous verrez qu'il aime bien les hommes ; & qu'il écrit pour leur plus grand bonheur ;

pour les dérober aux erreurs qui leur ſont funeſtes, & aux entraves qu'on leur impoſe injuſtement.

M. de PÉROUVILLE.

Je ſuis toujours charmé de vous entendre, madame; vous en ſavez plus que moi. Je m'apprête à le recevoir avec diſtinction. Je n'ai pas le tems de me livrer à la littérature: mais cela viendra un jour; j'en ai le goût. Mais ne ſuit pas ſon goût qui veut.... Les affaires, une maiſon.... Je le recevrai bien, madame; vous ſerez contente de moi, & je le lirai, d'après votre avis, s'il ſe peut, avant cette automne; je vous le promets.

Fin du premier acte.



ACTE SECOND.

La scene se passe dans une chambre que madame Robert a louée depuis l'esclavage de son mari.

Le théatre représente cette chambre sans tapisserie : au milieu on voit une petite table couverte d'une nape, sur laquelle sont trois couverts, du pain, une carafe d'eau, & des amandes seches dans un plat.

SCENE PREMIERE.

Madame ROBERT & HENRIETTE.

Elles sont assises sur le devant du théatre, près d'une table sur laquelle sont deux robes que chacune d'elles travaille à garnir.

Madame ROBERT *à Henriette.*

QUittons, ma chere Henriette ; depuis quatre heures du matin que nous travail-

lons, il eſt tems de dîner.... Mon fils tarde bien à venir aujourd'hui ?

HENRIETTE.

Il aura été retenu chez ſon maître, comme cela lui arrive ſouvent.... Dites-moi donc, pourquoi, telle faim que j'aie, je me ſens toujours de la peine à me mettre à table ſans lui ? Il ne paroît qu'un inſtant, au milieu du jour, & ce ſeul inſtant me rend contente juſqu'au ſoir.

Madame ROBERT.

Vous vous aimez tous deux ſi tendrement ! Pourquoi faut-il que le malheur & & l'indigence mette obſtacle à une union ſi légitime ?

HENRIETTE.

Nous ne conſentirons à nous marier que quand notre pere nous ſera rendu. Parvenons à faire cette ſomme, l'objet de nos veilles, plus de peine alors ; tout ſera plaiſir. Nous ſerons réunis ; nous ſerons ſous vos

yeux, le cœur rempli de joie par le souvenir de nos peines passées.

Madame ROBERT.

Fille charmante! Que tu ressembles bien à ta mere, ma bonne & ancienne amie! Quand tu l'a perdis, tu vins nous confier tout ton héritage, ta petite fortune; en voulant augmenter ton bien, il s'est trouvé perdu avec le nôtre, sur le même vaisseau. Notre malheureuse étoile t'a porté malheur! Et au lieu de reproches, tu te sacrifies avec nous dans une vie pénible, dans un travail continuel.... Puis-je te voir sans sentir des remords?

HENRIETTE.

Vous ne voulez donc plus que je sois votre enfant? Vous m'avez adopté. Eh! c'est pour mon pere que je travaille. Hélas! que ne puis-je d'avantage! Tout mon desir est de vivre avec vous. Je n'ai d'autre espoir que d'être la femme de votre fils; de bien

l'aimer

l'aimer toute ma vie, & de vous chérir & reſpecter juſqu'à mon dernier ſoupir.

Madame ROBERT.

Ah! ſi quelque choſe peut nous conſoler, c'eſt ton courage, la bonté de ton caractere.

HENRIETTE.

Ma mere, permettez-moi ce nom, il faut que je vous diſe une choſe. J'ai lu un livre qui m'a bien fait de la peine, qui m'a empêché de dormir pendant deux jours. Je n'ai pas encore oſé vous en parler.

Madame ROBERT.

Quel eſt donc ce livre qui t'a fait tant de peine?

HENRIETTE.

C'eſt un livre qui dit: que les eſclaves chrétiens ſont extrêmement à plaindre; qu'on les traite avec inhumanité; qu'on les vend au marché comme des bêtes; qu'on les attele aux chariots comme on fait ici les chevaux....

Madame ROBERT.

Je ne crois point à de pareilles cruautés....

HENRIETTE.

Enfin, j'ai lu dans ce livre, qui m'a fait frémir, qu'on les frappoit pour la moindre bagatelle, & que leur nourriture, loin d'être propre à soutenir leurs forces, suffit tout au plus pour les empêcher de mourir.... Laissez-moi achever.... J'ai lu qu'ils passoient la nuit dans des cachots épouvantables, & que ceux qui avoient voulu s'échapper étoient livrés à des tourmens affreux; qu'on leur coupoit le nez, les oreilles, pour leur faire embrasser la religion mahométane.... Ah! notre pere mourroit mille fois, plutôt que d'abjurer le christianisme.

Madame ROBERT.

Ma fille, on exagere dans toutes les descriptions. Ces hommes sont durs, d'accord: mais ils ne sont pas assez barbares pour tourmenter aussi cruellement ceux qui se soumettent & se résignent à leur sort: votre pere a le vrai courage; il se soumet à la Providence, il attendra patiemment qu'elle

le délivre; car Dieu compte les soupirs & les gémissemens de tous ceux qui souffrent & s'humilient sous sa main puissante.

HENRIETTE.

Vous me rassurez.... Mais pourquoi donc mettre dans les livres de si grandes horreurs? Je n'osois vous en parler: mais toutes les nuits je ne voyois que l'appareil des supplices, & le vénérable Robert m'apparoissoit pâle & couvrant son visage des deux mains dès que je le regardois....

Madame ROBERT.

On assure qu'il est aussi bien qu'il peut l'être; que son patron est intendant des jardins du roi; qu'on le traite avec humanité, & que les travaux auxquels on l'emploie n'excedent point ses forces.....

HENRIETTE.

Oui, mais nous ne sommes point avec lui pour le consoler, pour le soulager; il est éloigné de nous, d'une épouse chérie,

& de trois enfans qu'il aima toujours avec tendresse.

Madame ROBERT.

Arrête; n'augmente point mes douleurs.... Et mon fils ne vient point! Il se fatigue....

HENRIETTE.

Ah! le voilà.

SCENE II.

Madame ROBERT, HENRIETTE, ROBERT fils.

Madame ROBERT.

SOis le bien venu, mon fils.

ROBERT fils.

Bon jour ma mere, bon jour Henriette. Je n'ai pas pu venir plutôt; pourquoi ne vous être pas mises à table?

Madame ROBERT.

Sans toi?.... Non, non.... Tu as l'air bien fatigué?

ROBERT fils.

Un peu. (*Ils se mettent à table.*)

Madame ROBERT.

Si tu savois comme ta charmante amie m'aide & me console.

HERRIETTE.

Je suis intéressée à beaucoup travailler.

ROBERT fils.

Point de joie pour nous qu'après avoir gagné la délivrance de mon pere.

HENRIETTE.

Eh ! pourrions-nous goûter un instant de félicité en songeant que notre pere languit dans les chaînes ; lui, qui ne s'est hazardé que pour nous faire un sort heureux ? Hélas ! comme il se flattoit de revenir bientôt pour confirmer notre bonheur.

ROBERT fils.

Joie de mon cœur ! Adorable Henriette ! Il ne sera point d'heureux momens pour nous, tant qu'il ne nous sera pas rendu.

Eh! vous êtes un ange descendu sur nous pour soulager les douleurs de l'attente.... Le plus tendre amour pourra-t-il jamais acquitter tant de vertus?.... A propos, ma mere, voilà ma semaine. (*Il lui donne de l'argent.*) Mettez cela avec le reste.

Madame ROBERT.

Notre somme grossit lentement: mais elle grossit.

HENRIETTE.

J'ai grande espérance que nous ne mettrons pas autant de tems pour le reste; nous touchons bien à la moitié.

Madame ROBERT.

Henriette, tu aimes à nous flatter; tu ne songes pas que, sans la merveilleuse rencontre de ce généreux inconnu, nous serions encore peu avancés; & l'on ne retrouve pas de ces libéralités-là deux fois.

HENRIETTE.

Ce qui me peine, c'est que nous ne le connoissons pas. Robert n'a jamais pu le

découvrir.... Quel plaisir j'aurois eu à lui témoigner ma vive reconnoissance !

Madame ROBERT.

Oui ; j'ai cela sur le cœur. Avoir reçu sans pouvoir remercier ; sans savoir à qui nous sommes redevables d'une telle générosité....

ROBERT fils.

(*Il se leve d'un air pensif.*)

HENRIETTE.

Quoi, déja !

Madame ROBERT.

Tu n'acheves point ?

ROBERT fils.

Ma mere, j'ai peu de tems aujourd'hui ; j'ai plusieurs choses à voir.... Il faut.... A ce soir.

Madame ROBERT.

Tu as l'air plus occupé & plus distrait que de coutume.

ROBERT fils.

Je ne peux vous rien dire encore.... Oui,

j'ai le cœur depuis ce matin.... Peut-être ce soir à mon retour.... Peut-être.... J'espere: mais je ne veux vous flatter de rien que je ne sois bien sûr.

HENRIETTE (*courant à lui, & l'arrêtant à la porte*).

Oh! il faut toujours dire.

ROBERT fils.

Non pas, ma chere Henriette, non pas présentement: mais vous me reverrez aussitôt que mon espoir sera fondé. (*Il embrasse sa mere, & baise la main d'Henriette.*)

SCENE III.

Madame ROBERT, HENRIETTE.

Madame ROBERT.

QU'a-t-il voulu nous dire? Il m'a causé une émotion extraordinaire.

HENRIETTE.

Ah! s'il avoit reçu quelqu'heureuſe nouvelle.... Qui ſait ce que la divine Providence nous réſerve? On a vu plus d'un captif échapper de lui-même à l'eſclavage.....

Madame ROBERT.

Mon Dieu! s'il étoit poſſible.... Mais dans ſa fuite, il courroit encore d'autres dangers. Mais as-tu remarqué comme mon fils avoit l'air agité & point triſte; n'eſt-il pas vrai?

HENRIETTE.

Je l'ai vu ſourire.... Dites donc, ma chere maman, ſi nous touchions au moment de le revoir.

Madame ROBERT.

Tu me troubles.... Je crains de me livrer à cette penſée.

HENRIETTE.

S'il venoit à nous apparoître tout d'un coup, ah! comme je volerois l'embraſſer.

Madame ROBERT.

Ménage-moi ; ne me parle pas d'un si grand bonheur, encore éloigné. Il me semble le voir.... Ce n'est que son ombre.... Et tu me fais mal, ma chere Henriette, tu me fais mal.

SCENE IV.

Madame ROBERT, HENRIETTE, UNE VOISINE.

LA VOISINE.

MA voisine, je viens d'entendre qu'on demandoit votre demeure ici à côté.

Madame ROBERT.

Qu'on demandoit ?.... Qu'est-ce.... Savez-vous, Madame ?

LA VOISINE.

Je l'ai vu par la fenêtre ; c'est un homme d'un certain âge.

Madame ROBERT.

D'un certain âge ! La respiration me manque.

LA VOISINE.

Je ne sais si c'est votre mari, je ne l'ai jamais vu; si je l'avois vu, je dirois c'est lui ou ce ne l'est pas. Comme on lui donnoit l'adresse fort mal, je lui ai crié de la fenêtre, par ici, par ici.....

HENRIETTE.

Comment est-il, dites, dites donc?

LA VOISINE.

Il n'est pas trop gros ni trop grand; il est habillé d'un habit tout neuf.

Madame ROBERT.

Un habit tout neuf! Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui.

HENRIETTE.

Non, hélas! j'étois tout aussi emue que vous.

Madame ROBERT.

Quelle chimere, pour un mot, l'imagination ſe forge!

HENRIETTE.

Calmons-nous, calmons-nous.

LA VOISINE.

Dame, j'ai cru devoir vous avertir.... Je l'entends qui monte.... C'eſt le même. (*Robert paroît à la porte.*) Voyez.

Madame ROBERT (*jette un grand cri.*)

Ah! mon Dieu, c'eſt lui!

HENRIETTE (*accourt à eux, & ſe mêle à leurs embraſſemens*).

LA VOISINE.

Cette chere dame! C'eſt ſon mari! Le bon naturel! Cela me fend le cœur!

SCENE V.

ROBERT pere, Madame ROBERT, HENRIETTE, LA VOISINE.

Robert se releve des bras de sa femme & s'y replonge. Ils s'avancent tous deux, dans un attendrissement muet, se regardant avec tendresse. Ils veulent parler : mais le cœur est trop serré. Ici la déclamation muette des acteurs doit tout faire. Ils doivent pousser quelques cris inarticulés, qu'il n'y a qu'eux mêmes qui puissent déterminer d'après ce qu'ils sentiront. La voisine approche une chaise où Robert s'assied; sa femme, penchée vers lui, le tient étroitement serré; Henriette, à ses genoux, lui baise les mains.

ROBERT pere, assis. (*Après un long silence*).

C'Est toi, ma chere Henriette.... Où est mon fils ?

Madame ROBERT.

Je cours le chercher.

ROBERT pere, (*retenant ſa femme par les mains*).

Arrête : ſe porte-t-il bien? A-t-il eu ſoin de ſa mere ?

Madame ROBERT.

Ton enfant eſt digne de toi.

ROBERT pere.

Que Dieu le béniſſe!

HENRIETTE.

Qu'il va être heureux en vous revoyant!

Madame ROBERT.

Je voudrois courir à lui, & ne peux te quitter.

LA VOISINE.

Reſtez, reſtez ; moi, je ſais où il travaille. Je ſaurai bien le trouver & vous l'amener.... (*A part.*) Les bonnes gens!.... Je ſuis attendrie.... Oh! vous ne tarderez pas à le

voir, je vous en réponds ; je vais me mettre à courir, & quelque part qu'il ſoit dans la ville, je le prendrai par la main & vous l'aménerai.

SCENE VI.

ROBERT pere, Madame ROBERT, HENRIETTE.

HENRIETTE.

EH! n'avez-vous pas beſoin de rien prendre?

Madame ROBERT.

Je n'y ſongeois pas. Je ne ſonge à rien.

ROBERT pere.

Un ſeul verre de vin; voilà tout. (*Il regarde la chambre & la parcourt des yeux ; elles vont toutes deux, l'une apporte un verre, l'autre une bouteille ; on lui donne à boire.*) Et mes deux filles, je ne les vois pas!

Madame ROBERT.

Mon ami, elles ſont toutes deux à Orange, chez la marraine de l'aînée ; cette dame a bien voulu ſe charger de leur éducation. C'eſt la ſeule amie qui ait offert ſes ſervices dans notre infortune. Tu le vois, une ſeule petite chambre a formé le logement de notre ménage, qui va ceſſer d'être infortuné.

ROBERT pere.

Ah! ma femme, comment avez-vous pu me délivrer auſſi promptement, & de la maniere dont vous l'avez fait ?

Madame ROBERT.

Que dit-il ?

ROBERT pere.

Voyez un peu comme vous m'avez équipé ; tout à neuf ! Et puis ces cinquante louis qu'on m'a comptés en m'embarquant ſur le vaiſſeau, où mon paſſage & ma nourriture étoient acquittés d'avance ; & ce dépouillement affreux où vous vous êtes mis pour moi ?

Madame

Madame ROBERT.

La ſurpriſe m'ôte la voix! Je ne peux que t'embraſſer.

HENRIETTE (*l'embraſſant.*)

Par quel coup heureux du ciel!....

ROBERT pere.

Le ciel vous a donc favoriſé? J'étois dans la peine, dans la douleur, m'occupant triſtement de mes devoirs & penſant à vous, ſans eſpoir de vous revoir jamais. Un jour, à l'inſtant où j'offrois mes peines à Dieu, le patron arrive vers moi: vous êtes libre, me dit-il, on vient de me payer deux mille écus pour votre rançon; profitez d'un vaiſſeau qui fait voile pour votre patrie. Je ne voyois plus, je n'entendois plus, tant j'étois frappé du coup..... L'ame partagée entre la joie & la crainte d'être trompé..... Aſſeyez-vous; il faut que vous ſoyez aſſiſes. (*Elles s'aſſeyent.*) Enfin, me voici donc auprès de vous! ce n'eſt pas une illuſion.....

Mad. ROBERT & HENRIETTE.

Non, non; grace à Dieu!

ROBERT pere.

Il faut connoître ce que j'ai souffert, pour comprendre ce que je sens dans ce moment; il faut s'être vu pris par des barbares, ruiné, dépouillé de tout, vendu, n'être plus à soi, condamné à languir dans les chaînes, loin de sa femme & de ses enfans.... Quelle horrible situation!.... Elle me tourmente encore. N'avoir plus de tems, plus d'action, que par la volonté d'un maître à qui l'on appartient..... O ciel!.... Et quand je me sentois mourir.... oui, je mourois loin de vous; revenir tout à coup à la vie, à la liberté; me voir délivré de cette crainte humiliante, servile, si insuportable à mon âge! me revoir homme, entendre encore le doux nom de pere!.... Eh! c'est à vous à qui je dois tant de bienfaits!

Madame ROBERT.

Non, ce n'est pas à nous. Ce n'est pas à moi du moins.

ROBERT pere.

Qui donc se seroit intéressé à moi?.... Répondez.

HENRIETTE.

N'en cherchez point d'autre que votre fils.

ROBERT pere.

Mon fils!

HENRIETTE à Mad. ROBERT.

Vous savez quel espoir l'animoit! Il nous a caché des moyens qu'il aura su se procurer. Quel autre que lui auroit songé jour & nuit à votre sort? A quoi n'a-t-il pas voulu s'exposer pour votre délivrance! Il a fallu s'armer du pouvoir pour l'empêcher d'aller s'offrir à votre place. Que de peines il s'est données pour augmenter le gain de son travail! Je ne puis dire par quel bonheur il sera venu à bout de se procurer cette somme, gage de votre précieuse liberté..... Je ne le conçois pas moi-même: mais croyez-en mon cœur, il me dit que ce ne peut-être un autre que lui.

SCENE VII.

ROBERT pere, Madame ROBERT, HENRIETTE, ROBERT fils.

ROBERT fils.

(Il passe à côté d'Henriette sans la regarder. Il renverse table & chaise, en criant dès la porte).

O bonheur ! ô bonheur !.... Mon pere !

ROBERT pere.

Je te bénis, mon fils.....

ROBERT fils.

O joie !

HENRIETTE.

Ce bonheur inespéré ! Voyez comme il le sent.....

ROBERT pere.

Ah ! mon fils.

ROBERT fils.

Je ſuccombe à ce moment.

ROBERT pere.

Mais, tire-moi d'inquiétude..... toi, mon libérateur !.... Comment puis-je le croire !.... (*Après un ſilence où il devient tout à coup rêveur & conſterné.*) Une ſi forte ſomme.... réponds.... tu parois te troubler ! Je l'ai vu, tu as changé de couleur.... Dieu !.... Malheureux ! qu'as-tu fait ? Comment puis-je te devoir ma délivrance ſans la regretter ? Comment pouvoit-elle reſter un ſecret pour ta mere, ſans être achetée au prix de ta vertu ? A ton âge, fils d'un infortuné, d'un eſclave, on ne ſe procure point naturellement les reſſources conſidérables qu'il te falloit. Je frémis de penſer que l'amour filial t'ait rendu coupable ! Raſſure-moi..... Sois vrai, & mourrons tous de honte ſi tu as pu ceſſer d'être honnête.

ROBERT fils, (*aſſis*).

O ciel ! quel ſoupçon !.... Je ſuis trem-

blant comme ſi j'étois coupable.... Aurois-je la force de parler ?

ROBERT pere.

Je retourne prendre mes fers..... Aucune action, quelque grande, quelqu'utile qu'elle paroiſſe, ne peut ſervir de motif à un crime ; la probité avant tout. Je vais me vendre, & te faire reſtituer.....

ROBERT fils, (*ſe levant avec effort*).

Arrêtez.... tranquilliſez-vous.... Embraſſez votre fils ; il n'eſt pas indigne de vous. Moi ! manquer à vos leçons..... Je ne voudrois pas de votre liberté, de votre vie, mon pere, au prix de ma vertu.

ROBERT pere.

Tu me rends la vie. Le cri de l'honneur eſt parti de ton ame ; je ſuis raſſuré.

ROBERT fils.

Soyez-le, & oubliez ces indignes ſoupçons, comme je les oublie moi-même.

ROBERT pere.

Nomme-moi donc mon bienfaiteur? Je brûle de le connoître.

ROBERT fils.

Je ne le puis, mon pere, parce que je l'ignore. Mais j'eſpere qu'il ne ſera pas impoſſible à trouver. Si j'ai ce bonheur, je vous amenerai tous à ſes pieds.

ROBERT pere.

Quelle eſt donc cette main généreuſe qui ſe cache? Et pourquoi ce myſtere?

ROBERT fils.

Ma mere, vous vous rappellez cet inconnu qui me ſurprit par ſa libéralité peu commune.

HENRIETTE.

Vous l'auriez retrouvé..... Seroit-il poſſible!

ROBERT fils.

Je l'ai vu, hélas! & l'ai perdu ſoudain: mais je le retouverai; il ne m'échappera plus. Dut-il me repouſſer, je mouillerai ſes

pieds de mes larmes ; il faudra bien qu'il me reconnoiſſe.

ROBERT pere.

Que dit-il ? De qui parle-t-il ?

ROBERT fils.

Mon pere, vous ſaurez ce qui m'eſt arrivé ; ma mere vous en inſtruira.... Livrez-vous au repos dont vous avez beſoin ; ne vous inquietez pas ſur votre libérateur.

ROBERT pere.

Ah ! que je voudrois le connoître.... Eh ! comment y aura-t-il des bienfaiteurs, s'ils ſe refuſent au plaiſir d'entendre la parole qui doit les récompenſer ? N'eſt-ce pas détruire la moitié d'une bonne action, que d'interdire à celui qui en a reçu le bienfait, le devoir touchant & ſacré de la reconnoiſſance ?

ROBERT fils.

Si j'en croyois un preſſentiment ſecret, ce ſeroit le même.....

ROBERT pere.

Continue tes recherches, mon fils; ma félicité ne ſera complette, que quand j'aurai découvert ce bienfaiteur caché. Il ne ſait pas lui-même tout ce qu'il a fait pour moi, il ne ſait pas tout ce qu'il m'a rendu; il faut qu'il le ſache, & qu'il verſe avec nous les plus douces larmes du ſentiment.

ROBERT fils.

Il ſera l'objet de nos recherches continuelles: mais vous, mon pere, ſoyez tranquille..... Je n'oſe reporter mes regards ſur le tems de votre captivité; il eſt écoulé, & il eſt encore préſent pour moi! Comment avez-vous paſſé ces jours de douleurs?

ROBERT pere.

J'ai ſouffert, j'ai pris courage; je me ſuis ſoumis à la main de la Providence: je vivois au milieu de vous, je vous avois perdu, mes regards ne vous rencontroient plus; mais mon cœur vous voyoit.... Voilà ce qui m'attachoit encore à la vie.

ROBERT fils.

Et nous, mon pere.... (*tous l'embraſſent.*) Eloignons, éloignons ces triſtes images.

ROBERT pere.

Ce qui me faiſoit le plus de peine dans mon eſclavage, ce qui me dévoroit le cœur, c'eſt que je me diſois : j'allois unir mon fils à une fille belle & vertueuſe, il étoit près du bonheur : que je ſois frappé à mon âge, j'ai peu à regretter; mais pourquoi ſa félicité eſt-elle renverſée dans les plus beaux jours de ſa vie?

ROBERT fils.

Etoit-il une félicité pour moi loin de vous! C'eſt à préſent que nous ſommes heureux.

ROBERT pere.

Et toi, ma chere Henriette, gardes-tu à mon fils les mêmes ſentimens?

HENRIETTE.

Toujours, toujours; car ils lui ſont bien dûs!

ROBERT pere.

Tu ajoutes à ma joie.... J'ai donc trois cœurs à moi.

Madame ROBERT.

Elle ne m'a point quittée ; elle m'a consolée.

HENRIETTE.

Eh! ne vous ai-je pas toujours regardée comme ma mere.

ROBERT pere.

Que le ciel rassemble sur vos têtes toutes ses bénédictions, & que le bonheur surpasse vos espérances !.... Pour moi, je n'ai plus rien à lui demander ; mon cœur est plein.

ROBERT fils.

Il faut que je m'arrache d'auprès de vous...: Vous brûlez d'étancher votre reconnoissance, & moi je ne serai heureux qu'après avoir satisfait à ce besoin.... Je ne vous en dis pas d'avantage..... (*Il s'échappe.*)

SCENE VIII.

ROBERT pere, HENRIETTE, Madame ROBERT.

ROBERT pere.

IL nous laiſſe, & je ne comprends rien à ce qu'il veut nous faire entendre.

Madame ROBERT.

Nous vous ferons le recit fidele de tout ce qui s'eſt paſſé pendant cette longue & cruelle ſéparation.

ROBERT pere.

Oui. Il me tarde auſſi d'embraſſer mes filles.

Madame ROBERT.

Prenez un jour de repos ; demain nous partirons.

HENRIETTE.

Je vous accompagnerai. Mais ne feriez-vous pas mieux dans votre grand fauteuil ?

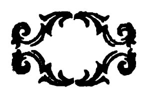
ROBERT pere.

Tout ce que vous voudrez. Je ſuis dans une ſi grande émotion, ſi étonné de me revoir au milieu de vous..... A peine mes forces ſuffiſent à ce que j'éprouve. Me voilà donc entre vos bras..... Ah! je n'irai plus ſur mer; nous ne nous quitterons plus.

Madame ROBERT & HENRIETTE (*l'aidant à marcher*).

O non, non; jamais nous ne nous ſéparerons.

Fin du ſecond acte.



ACTE TROISIEME.

Le théatre repréſente un ſalon, éclairé par pluſieurs luſtres & girandoles.

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS, DOMINIQUE.

(Ils allument les bougies, & achevent de ranger le ſalon.)

FRANÇOIS.

DOminique, eh! allons donc; le ſalon ne ſera jamais fait. Qui te retient ſi long-tems à la porte?

DOMINIQUE.

Toujours cet importun qui s'obſtine à vouloir parler à madame. Il me ſoutient qu'elle eſt rentrée!

FRANÇOIS.

Envoie-le promener! On ne riſque jamais

rien de dire à tout venant : il n'y a perſonne.

DOMINIQUE.

Voilà-t-il aſſez de fois qu'il revient? Je ne ſais plus comment le congédier. Il reſte à préſent ſous la porte, où il eſt très-décidé, à ce qu'il dit, à l'attendre.

FRANÇOIS.

Qu'il attende! Allons, finis donc d'allumer. C'eſt bien le tems de parler au monde à l'heure qu'il eſt, le ſoir, quand on eſt au ſpectacle & qu'on va revenir! Dépêchons-nous, ils vont tous être ici dans un inſtant; la comédie, je crois, ne va pas tarder à finir.

DOMINIQUE.

Oh! il y a encore une heure.



SCENE II.

MONTESQUIEU, les mêmes domeſtiques.

MONTESQUIEU.

JE viens un peu trop tôt? Laiſſez-moi, mes amis, ou ſi vous avez quelque choſe à finir, faites-le; je lirai dans ce coin en attendant que madame de Pérouville ſoit rentrée. (*Il s'aſſied, & tire une brochure de ſa poche, qu'il lit tandis que les domeſtiques continuent leur ouvrage.*)

MONTESQUIEU (*liſant*).

Un pamphlet contre moi & que je ne connois pas encore! Voyons. (*Après un repos.*) Voilà donc ce qu'on imprime avec approbation & privilege du roi!.... Cela eſt inconcevable! Eſt ce ignorance? Eſt-ce mauvaiſe foi, ou envie de nuire? Je ſuis diſpenſé de répondre à cela.... Un auteur a quelquefois

ſois de l'orgueil : mais le critique, qui prend un ton tranchant, déciſif, qui veut dans un inſtant redreſſer ce qui a coûté des années de travail, qu'eſt-il donc ?..... Oh ! des invectives..... des injures..... Ils me feront bientôt croire que j'ai raiſon..... Mais voici le beau, le développement des grands mots : — *L'impiété philoſophique qui, du même coup, veut renverſer le trône & l'autel..... Elle triomphe !* Oh ! je n'y tiens plus ; il faut rire, & mettre cette belle production avec toutes les autres. Cela formera un jour une petite bibliotheque, qui paroîtra vraiment raſſemblée par quelque ennemi ſecret de la raiſon humaine.

SCENE III.

MONTESQUIEU, l'abbé de GUASCO.

MONTESQUIEU.

EH! bon jour, mon cher abbé.

L'abbé de GUASCO.

La surprise est vraiment admirable! Qui vous croyoit ici? L'heureuse rencontre!

MONTESQUIEU.

Et moi, je ne savois plus en quel endroit du monde vous étiez! Comment avez vous quitté votre belle Italie?

L'abbé de GUASCO.

Ah! j'y retournerai.

MONTESQUIEU.

Et moi aussi, où je ne pourrai. Vous avez dû recevoir les lettres que je vous ai écrites à Naples?

L'abbé de GUASCO.

Non.

MONTESQUIEU.

Comment non ! Eh bien, j'ai mille chofes à vous dire. Je fuis auffi en l'air que vous. Vous avez fait vos preuves de coureurs & de couriers. Eh bien ! chanoine de Tournay, négociez-vous toujours bien ? Chantez-vous toujours mal ?

L'abbé de GUASCO.

Je paie toujours beaucoup de chevaux de pofte, & je ne conçois pas une plus agréable exiftence.

MONTESQUIEU.

Il y a beaucoup de gens qui les paient; mais il y a peu de voyageurs. Où allez-vous de ce pas ?

L'abbé de GUASCO.

A Paris.

MONTESQUIEU.

Eh ! venez plutôt à mon château. C'eft

le plus beau lieu champêtre que je connoisse ! La nature est là en robe de chambre & dans un négligé charmant.

L'abbé de GUASCO.

Quoi ! le président seroit devenu campagnard ?

MONTESQUIEU.

Il faut finir par-là, je vous en avertis; vous y viendrez vous-même. Je vais planter des choux à la Bréde. Mon château, gothique par tous ses dehors, est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays. Venez, vous dis-je, nous y séjournerons jusqu'à la St. Martin; nous y étudierons, nous nous y promenerons, nous planterons des bois, & ferons des prairies.

L'abbé de GUASCO.

La capitale, malgré moi, m'appelle. Je me faisois une fête de vous surprendre à Paris.

MONTESQUIEU.

Je n'irai pas à Paris d'un an tout au plus.

Je ſuis trop pauvre pour vivre dans cette ville, que l'on prétend donner des plaiſirs, parce qu'elle fait oublier la vie.

L'abbé de GUASCO.

Et la ſanté ?

MONTESQUIEU.

Aſſez bonne. Depuis que je ne ſuis plus fatigué par les ſoupers de la capitale, mon eſprit s'en eſt mieux trouvé & mon eſtomac auſſi. La tempérance, mon ami, eſt la plus fine & la plus délicate des voluptés... tâtez-en.

L'abbé de GUASCO.

Je viens de loin & je repars. Par-tout, mon ami, on parle de votre grand ouvrage; l'homme célebre exiſte aux lieux mêmes où il n'eſt pas. L'étranger vous entend mieux que vos compatriotes. En France, on ſe preſſe de vous juger; il faudroit vous étudier un peu.

MONTESQUIEU.

Je le crois, ſans vanité, & je l'ai dit.

L'abbé de GUASCO.

C'eſt un livre qui commence à opérer une révolution dans les eſprits.... On le traduit par-tout.

MONTESQUIEU.

Tant mieux! Le ſujet eſt beau & grand, trop grand pour moi ſans doute: mais je m'en ſuis occupé toute ma vie. Un autre, qui y auroit travaillé autant que moi, auroit mieux fait: mais j'avoue que cet ouvrage a penſé me tuer; mes cheveux en ont blanchi.

L'abbé de GUASCO.

Auſſi ſe ſont-ils couronnés de lauriers immortels!

MONTESQUIEU.

Grace, grace, mon ami. Je n'ai fait que préparer à mieux.

L'abbé de GUASCO.

Je ſuis trop ami de la vérité pour dire le contraire. Ce qui eſt précieux dans votre

ouvrage, c'eſt que vous avez éloigné les ſubtilités abſtraites qui tenoient de l'ancienne philoſophie, qui obſcurciſſoient la politique, & qui ne ſont bonnes qu'à éterniſer les diſputes. L'eſſentiel eſt de chercher, comme vous l'avez fait, ce qui eſt utile ou funeſte à l'homme, ce qui le rend heureux ou malheureux.

MONTESQUIEU.

Le tems! mon ami; le tems! & des idées ſaines..... Il faut que le pédantiſme & l'intérêt particulier mal entendu, cedent à leurs forces réunies.

L'abbé de GUASCO.

Vous ſerez la cauſe d'une nouvelle légiſlation, qui deviendra univerſelle. Les ſiecles, ſecouant la lie des erreurs, ſe perfectionneront à l'aide d'une clarté plus pure; ce qui eſt juſte & bon, frappera par ſa ſimplicité même, & parviendra, malgré tous les obſtacles, juſqu'au cœur de ceux qui ont le pouvoir d'exécuter.

MONTESQUIEU.

J'aime à le penser ; la justice est une qualité qui leur est aussi propre que leur existence. Mais quand seront-ils persuadés de leurs véritables intérets ?

L'abbé de GUASCO.

Pourquoi, après vos succès, ne répondez-vous pas à l'attente générale, en donnant l'histoire de vos voyages ?

MONTESQUIEU.

Je vous promets que je les mettrai en ordre, dès que j'aurai un peu de loisir.

L'abbé de GUASCO.

Vous savez voir où les autres ne font que regarder.... Eh bien, que dites-vous de l'Angleterre ?

MONTESQUIEU.

J'en suis ravi, transporté.... moi, qui ne me transporte guere.

L'abbé de GUASCO.

Vous avez mieux fait sentir la beauté du

gouvernement anglois, que les auteurs mêmes du pays: mais l'ayant vu depuis, vous devez.....

MONTESQUIEU.

Ah! pourquoi mon livre eſt-il fait? Je n'ai rien dit de ce qu'il falloit dire. (*Avec force.*) Le peuple anglois reſſemble à l'Océan dont il eſt environné, toujours agité & toujours majeſtueuſement tranquille; un court orage purifie les airs & rend le calme, qui n'eſt jamais celui de l'inſenſibilité. Oui, cette nation peut ſe glorifier de la conſtitution la plus conforme à la dignité de la nature humaine. Les trois parties intégrantes du gouvernement ſont unies, combinées, de la maniere la plus avantageuſe, puiſque les vices mêmes y ſervent à entretenir l'équilibre général. Les factions empêchent la corruption politique. L'idée des repréſentans n'eſt qu'une idée moderne: mais elle eſt ſublime, & le réſultat d'une ſage & longue expérience! Elle porte un caractere de clarté, de grandeur, qui me ſaiſit. Ah! croyez-moi,

la liberté eſt plus en ſûreté entre les mains des repréſentans, que dans celle du peuple même.

L'abbé de GUASCO.

J'ai du plaiſir à vous entendre parler ainſi; tous les amis de la liberté doivent tourner leurs regards vers cette iſle.

MONTESQUIEU.

Sans doute; & l'exemple ſubſiſtant de l'admirable conſtitution angloiſe, ſera, tout à la fois, le modele des autres états, & l'épouvantail de la tyrannie. L'ombre de cette république auguſte eſt faite pour intimider au loin le deſpotiſme (1).

(1) Voici les paroles de Monteſquieu : *les loix en Angleterre n'étant pas faites pour un particulier plus que pour un autre, chacun doit ſe regarder comme un* monarque. *Aucun citoyen ne craignant aucun citoyen, cette nation doit être fiere; car la fierté des* rois *n'eſt fondée que ſur leur indépendance.* Ici l'expreſſion eſt viſiblement exagerée; il eſt ridicule de repréſenter les Anglois comme un *peuple de rois:* mais l'on ſent à travers l'impropriété de l'expreſſion, ce que Monteſquieu a voulu dire.

L'abbé de GUASCO.

Nous ſommes d'accord; je fais des vœux pour ſa proſpérité. Ailleurs, la puiſſance du monarque peut fort bien être balancée par un corps intermédiaire, indeſtructible, dépoſitaire & gardien des loix; mais en Angleterre, le droit de chaque homme eſt rigoureuſement établi; c'eſt bien un autre avantage.

MONTESQUIEU.

En Angleterre, les hommes ſont plus hommes, & les femmes moins femmes qu'ailleurs. Toutes ces loix établies ſucceſſivement, & qui forment le rempart de la liberté publique, paroiſſent avoir hâté les progrès des arts & des ſciences. C'eſt là qu'on apperçoit combien ils ſont intimément liés à la félicité du peuple.

L'abbé de GUASCO.

Il y a cependant un grand inconvénient; le poids des impôts eſt conſidérable, & les Anglois eux-mêmes s'en plaignent.

MONTESQUIEU.

Les moins éclairés, je vous le proteste. A mesure que la liberté va en décroissant, l'impôt doit diminuer, & augmenter à mesure que la liberté grandit. La modicité des tributs est un foible dédommagement de la liberté, & si l'impôt est pesant, l'esprit républicain l'allege. Le pire des gouvernemens est celui où l'impôt est excessif, & la liberté presque nulle. Vous connoissez ce gouvernement-là?

L'abbé de GUASCO.

Il excite la pitié de ses ennemis.

MONTESQUIEU.

Avec quel plaisir j'apperçois l'Angleterre, les ligues Suisses, les Provinces-unies, les villes anséatiques, Venise même; c'est un spectacle qui réjouit mes regards, fatigués de voir ailleurs les insultes faites aux nations, insultes qui les humilient & les dégradent.

L'abbé de GUASCO.

Plus les peuples méditeront vos principes, plus ils s'éloigneront de l'abîme de vices & de malheurs où ils se sont précipités. L'esprit du gouvernement fait le génie des nations ; cela n'est plus équivoque.

MONTESQUIEU.

Oui, mon ami, & je suis toujours saisi d'horreur à la vûe des moyens par lesquels se conserve le despotisme ; ce despotisme, qui, dans ce siecle, étend encore son sceptre de fer sur les deux tiers du globe. Je sais qu'il faut des combinaisons infinies, pour former un gouvernement tel que celui d'Angleterre : mais enfin, la perfection de l'entendement humain, anéantissant le pouvoir arbitraire, funeste à lui-même, tracera la théorie des loix essentielles & générales.

L'abbé de GUASCO.

Vous êtes le premier qui avez publié cette vérité lumineuse, que la servitude, en aucun sens, ne peut être légitime ni utile;

c'eſt dans l'hiſtoire, ſur-tout, que cette grande vérité eſt empreinte.

MONTESQUIEU.

Oui, c'eſt-là que ſont repréſentées, en grand, les expériences faites ſur la nature humaine. J'aime à la conſidérer dans ces grandes combinaiſons ſociales! J'y vois diſtinctement ce que je n'ai pas encore dit dans mes ouvrages: que dans tous les tems, dans tous les lieux, la nature humaine miſe en action, ſous le gouvernement de pluſieurs, a fait des prodiges; mais que réduite à l'état paſſif, ſous le gouvernement d'un ſeul, elle eſt tombée dans l'aviliſſement & le mépris.

L'abbé de GUASCO.

Vous avez ſuivi l'impulſion du génie, qui vous commandoit de chercher la plus grande félicité poſſible de l'eſpece entiere & de chaque individu; & cette grande entrepriſe, grace à votre vue pénétrante, n'a point paru une témérité. Votre livre eſt une

création : mais je vous dirois à vous même, qu'il n'eſt pas exempt d'erreurs.

MONTESQUIEU.

Qui le ſait mieux que moi.... Je voudrois, pour tout au monde, qu'il ne fut pas imprimé.

L'abbé de GUASCO.

Il eſt divers objets ſur leſquels nous ne ſommes pas entiérement d'accord. Pardonnez ſi j'oſe approfondir.... avec vous....

MONTESQUIEU.

Comment! des objets qui influent d'une maniere ſi directe ſur le ſort des hommes.... L'erreur, en ce point, eſt toujours un grand mal. Parlez, parlez; la critique d'un ami ſenſé me flatte plus que ſon approbation.

L'abbé de GUASCO.

N'avez-vous pas prodigué trop d'admiration à un peuple, devenu plus célebre par le malheur dont il a accablé les autres nations, que par le bonheur qu'il s'eſt procuré à lui-même ? Ce n'eſt pas à vous d'être

la dupe, ou d'être ébloui par les idées d'aggrandissement & de fausse gloire, qui ont rendu les Romains despotes dans leurs foyers, tyrans dans leurs terres, oppresseurs chez l'étranger, injustes envers tous. La véritable philosophie condamne les grandes injustices des nations, comme celle des particuliers.

MONTESQUIEU.

Je n'ai voulu parler que de la grandeur du peuple romain & de ses vertus; je n'ai généralisé les faits de l'histoire ancienne, que pour observer tous les phénomenes politiques. Ses vices ont passé, sa gloire subsiste, & cette gloire peut élever nos ames.

L'abbé de GUASCO.

Mais pourquoi tant louer ces dévastateurs de l'univers.

MONTESQUIEU.

Ne craignez pas que de nos jours on les imite.... La chûte de la république Romaine sera toujours pour moi le sujet d'une triste méditation, soit parce qu'il me semble que

l'honneur

l'honneur de l'eſpece humaine en ait ſouffert, ſoit parce que l'Europe en a reſſenti longtems les triſtes effets. La ruine de ce vaſte édifice a coûté autant de ſang au genre humain que ſa conſtruction: or j'ai gémi ſur la chûte de ce ſuperbe empire, ſans juſtifier les moyens qui ont préſidé à ſon élévation.

L'abbé de GUASCO.

Paſſons à un autre objet. Vous avez rencontré le premier le principe lumineux de l'influence du climat. Aucun n'avoit trouvé, ni tenté la ſolution du problême: mais n'avez-vous pas donné trop d'extenſion à ce principe?

MONTESQUIEU.

Cette cauſe puiſſante exiſte certainement, & je vois que tous les légiſlateurs habiles ont cherché, tantôt à tirer parti du climat, tantôt à combattre ſes vices. Ils ont donc connu que le climat pouvoit avoir des circonſtances favorables à leurs vues. Je m'explique; il ne faut pas, ſans doute, étendre

trop loin cette influence: mais la nature locale de l'homme n'en eſt pas moins une choſe que je crois démontrée; & ce feroit aujourd'hui aux légiſlations, infectées des vices du climat, à s'y oppoſer par la force des inſtitutions politiques. Ainſi le légiſlateur ne doit jamais perdre de vue l'état, ou plutôt l'eſprit général de la nation qu'il veut former. Cet eſprit eſt le réſultat de tous les élémens qui compoſent la nation, c'eſt le caractere national qu'il ne faut point heurter; car on ne forme jamais le citoyen en détruiſant l'homme, & il faudra le reſpecter quand on voudra jouir complettement de tous les bienfaits de la civiliſation.

L'abbé de GUASCO.

Vous l'avez dit: la violence des loix, qui va à force ouverte, manque ſon but. C'eſt en ſe ſervant du grand reſſort de l'opinion que l'on peut réuſſir. N'avez-vous pas trop accordé aux corps de magiſtrature, qui ſont même dans l'impuiſſance de faire

un grand bien? N'avez-vous pas enflé les prérogatives de ces compagnies, qui n'ont plus qu'une ombre d'autorité?

MONTESQUIEU.

Cela ſe peut: mais en attendant un rempart plus ſolide, je n'ai point voulu abbattre la haie.

L'abbé de GUASCO.

Enfin, on trouve dans votre livre l'apologie de la vénalité.... Y avez-vous bien ſongé ce jour-là?

MONTESQUIEU.

Mon cher ami, vous avez-vu repréſenter le *Procureur arbitre?* Vous ſavez ce que dit cet honnète homme quand il prend ſa robe.... Eh bien, je ſuis logé à la meme enſeigne.... Je me ſuis ſûrement trompé; les élections ſont bien préférables.

L'abbé de GUASCO.

C'eſt que vos idées, puiſées plutôt dans la juriſprudence que dans la haute politique,

s'éloignoient un peu trop des formes qui appartiennent au gouvernement populaire.

MONTESQUIEU.

J'avoue que je les redoutois, même par amour pour l'humanité.

L'abbé de GUASCO.

Ah! votre cœur n'a pas besoin de justification. Quelque chose que vous disiez, vous faites toujours penser; c'est-là le grand point: mais il n'appartient pas à tout le monde de vous lire.

MONTESQUIEU.

Donnez-vous cela pour un éloge? Tant pis pour moi si tout le monde ne me lit pas. Une découverte quelconque n'est qu'une idée nouvelle, & toute idée peut & doit se rendre par la parole; c'est une faute si tout le monde ne me lit pas, & je m'en corrigerai.

L'abbé de GUASCO.

J'ai voulu dire seulement, parce que j'en suis persuadé, que toute l'étude & l'expé-

rience possible ne suffisoient pas pour autoriser des propositions exclusives sur la législation.

MONTESQUIEU.

Oh ! je n'ai pas traité la vingtieme partie des objets. Je reviendrai sur mes pas : mais ma vie avance, & l'ouvrage recule à cause de son immensité.

L'abbé de GUASCO.

Vous avez payé votre tribut ; soyez satisfait. Il a fallu commencer par des spéculations ; il nous reste à voir la morale généralement appliquée, en Europe, à la législation. Chaque vérité à sa marche.... laissez agir l'influence des siecles. Je crois que nous autres François, nous aurons aussi des droits à la véritable gloire ; que nous ne serons point privés de l'espoir, si flatteur & si doux, d'obtenir de la postérité, ce sentiment d'admiration que nous ne pouvons refuser aux grandes vertus des Grecs & des Romains. Nous aurons les nôtres, & les ouvrages de ceux qui vous ressemblent n'y

auront pas peu contribué. Les légiſlations anciennes ne peuvent plus convenir aux peuples modernes. La découverte du nouveau monde, la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, toutes ces relations nouvelles & inconnues exigent des vues particulieres. Si le grand but de toutes ſociétés civiles eſt la félicité publique, les raiſonnemens doivent diſparoître devant les faits; vous en conviendrez.

MONTESQUIEU.

Je vous entends; & d'après les beſoins des peuples, qui ſe trouvent aujourd'hui les mêmes, l'Europe ne doit plus compoſer qu'une ſeule & même famille. Les caracteres nationaux, déja ſi prodigieuſement altérés, devroient s'effacer entiérement, pour qu'il ne reſtât plus à l'homme que l'amour de la paix & le ſentiment de l'égalité. L'impuiſſance où ſont les peuples de l'Europe, d'avoir des mœurs fortes, durables & particulieres, doit les engager à achever de prendre les

mêmes uſages, le même eſprit, & à ne point admettre entr'eux une demie civiliſation, la pire de toute. Il faudroit qu'on s'accoutumât à regarder, avec pitié & mépris, ces débats honteux des ſouverains qui s'exercent au nom du patriotiſme. Je fais donc des vœux pour que les nations de l'Europe, déja ſi unies par des alliances réciproques, par le commerce, les arts, les voyages, par une communication intime des lumieres, faſſent un pas de plus, puiſqu'elles ont ceſſé d'être ſéparées. Je veux qu'elles ſe forment & s'incorporent l'une dans l'autre, de maniere que leur religion, leurs mœurs & leurs uſages, ne repréſentent plus que les traits purs & primitifs de la nature humaine.

L'abbé de GUASCO.

C'eſt à la philoſophie à faire deſcendre ces maximes, heureuſes & neuves, dans l'ame des hommes, à achever la civiliſation de l'Europe, à établir les idées de juſtice d'une maniere invariable.... Mais la raiſon

n'agit ſur les peuples que fort lentement, on l'a combat; & de nos jours, il eſt encore dangereux de dire la vérité.

MONTESQUIEU (*en colere*).

Cela m'indigne.... Lorſqu'un citoyen perd ſa liberté pour avoir écrit, ou parlé pour l'intérêt général, alors le degré de corruption politique eſt parvenu à ſon comble. On croit tout devoir au maître, rien à la patrie, rien à l'humanité, & la vertu diſparoit entiérement du royaume.

L'abbé de GUASCO.

Quel dommage que votre hiſtoire de Louis XI ait été brûlée! c'eſt une perte: en peignant ce deſpote ſournois, vous auriez révélé ce qui ſe paſſe ordinairement dans ces ames uniquement livrée à une politique cruelle.

MONTESQUIEU.

J'y développois cette vérité importante & trop peu ſentie, qu'il n'eſt pas vrai que le deſpotiſme d'un ſeul détruiſe le deſpotiſme de pluſieurs; au contraire, il l'établit.

Puis, le despotisme modéré est le plus dangereux de tous. J'aurois à faire un livre là-dessus; un livre important & neuf.

L'abbé de GUASCO.

La Sorbonne cherche-t-elle toujours à vous attaquer?

MONTESQUIEU.

Il y a deux ans qu'elle y travaille, sans savoir comment s'y prendre.

L'abbé de GUASCO.

Si elle fait la capable, mettez-vous à ses trousses. Si j'étois à votre place, j'achéverois de l'ensevelir. On peut pardonner à un particulier, jamais à un corps.

MONTESQUIEU.

Ses absurdités rendues publiques, n'est-ce pas là ma vraie vengeance? Mais pour n'être pas étourdi du bruit, je me sauve à ma terre, & je laisserai gronder au loin les casuistes & les théologiens.

L'abbé de GUASCO.

A propos, que faites-vous de votre roman d'*Arsace*, où l'amour conjugal est représenté

d'une maniere ſi noble & ſi touchante; quand le verrons-nous imprimé?

MONTESQUIEU.

Le triomphe de l'amour conjugal eſt malheureuſement trop éloigné de nos mœurs, pour croire qu'il ſeroit bien reçu en France: mais je vous apporterai le manuſcrit (2), & nous le lirons enſemble.

L'abbé de GUASCO.

Et votre récolte de vin? J'eſpere bien qu'elle ne vous reſte pas ſur les bras; je vous ai écrit à ce ſujet.

MONTESQUIEU.

Oui, & je vous dirai, mon cher abbé, que j'ai reçu des commiſſions conſidérables d'Angleterre & de tous côtés. Le ſuccès de mon livre n'a pas peu contribué au ſuccès de mon vin. De plus, la grande étendue de mes landes m'offrent de quoi exercer mon zele pour l'agriculture; vous m'aiderez de

(2) Ce *roman*, œuvre poſthume, a paru depuis peu; il eſt médiocre: ainſi l'homme de génie ne fait pas toujours des ouvrages de génie.

vos idées, mes prez sont déja de votre création.

L'abbé de GUASCO.

Et votre fils, né distrait, parlez-m'en donc? car vous n'êtes point de ceux qui, n'ayant point de postérité, travaillent le plus pour la postérité.

(Ici ils parlent bas.)

SCENE IV.

MONTESQUIEU & l'abbé de GUASCO, *dans un coin.* Madame de PÉROUVILLE & ROBERT fils, *au fond de la scene.*

ROBERT fils.

MAdame, je reclame votre promesse; nous sommes tous venus.... Il faut que nous tombions à ses pieds.

M. de PÉROUVILLE.

L'avez-vous bien reconnu lorsqu'il a passé?

ROBERT fils.

Oh ! oui.

Madame de PÉROUVILLE.

Regardez-le bien encore.... n'allez pas vous tromper. Voyez ; eſt-ce bien le même ?

ROBERT fils.

Oui, oui, madame. Comment ai-je pu en douter ce matin ? Sa voix, ſes yeux, ſon air de bonté ; c'eſt lui.... J'ai amené mon pere.... Il faut que vous le permettiez ; nous mourons d'impatience.

M. de PÉROUVILLE.

Vous vous ſatisferez. Qui pourroit ſe refuſer à votre deſir ? Je partage votre joie. Si c'eſt lui, il mérite bien les hommages de votre reconnoiſſance, & nous y joindrons nos applaudiſſemens.

ROBERT fils.

Je reviens.

Madame de PÉROUVILLE.

Le recit qu'il m'a fait ne me ſort pas de l'eſprit.

SCENE V.

MONTESQUIEU, l'abbé de GUASCO, madame de PÉROUVILLE, M. de PÉROUVILLE.

Madame de PÉROUVILLE (*allant à M. de Montesquieu*).

Monsieur.....

MONTESQUIEU (*se levant*).

Madame, je vous remercie bien de réunir ainsi deux amis qui ne se sont point vus depuis longtems.

Madame de PÉROUVILLE.

Je suis bien charmée d'en avoir été l'occasion.... Vous n'avez pas voulu nous rejoindre à la comédie? C'étoit cependant une piece de Moliere.

MONTESQUIEU.

J'en ai du regret, c'est mon auteur favori.

J'aime ſon naturel; perſonne après lui n'a peint avec autant de force & de vérité.

M. de PÉROUVILLE.

Eh bien, madame, voilà M. de Monteſquieu qui eſt de mon avis. Je vous l'ai dit: je n'entends pas un mot à vos comédies modernes. Cela eſt recherché, & l'on n'y rit pas de ce rire franc qui part de l'ame. Je ne manquerai pas d'aller au ſpectacle, chaque fois qu'on y jouera du Moliere.

MONTESQUIEU.

On le jouera encore longtems; car, à la longue, le bon eſprit vaut mieux que le bel eſprit.

Madame de PÉROUVILLE.

Et ſa morale! qu'en dites vous?

MONTESQUIEU.

Il a pu ſe tromper quelquefois ſur le but moral, j'en conviens: mais ſes intentions étoient pures.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous aimez donc le théatre.

MONTESQUIEU.

Oui, madame. Rien ne polit d'avantage les mœurs, que de bonnes pieces théatrales. Voilà le triomphe de l'inſtruction publique; elle n'a même une voix intéreſſante que dans nos ſpectacles. Auſſi les poëtes dramatiques ſont pour moi les poëtes par excellence. Mais je n'aime point ces tragiques, qui outrent également le langage de l'eſprit & celui du cœur, qui paſſent leur vie à chercher la nature & la manquent toujours; & qui font des héros, qui ſont auſſi étranges que les dragons aîlés & les hippocentaures.

M. de PÉROUVILLE.

En vérité, monſieur, vous penſez tout comme moi; je ſuis enchanté de vous entendre.

(*Ici ils parlent bas*).



SCENE VI.

Dans le fond du théatre ROBERT pere, ROBERT fils & HENRIETTE, *plusieurs autres personnages de la compagnie, hommes & femmes qui peuplent le sallon.*

UN PERSONNAGE.

C'Est donc là M. de Montesquieu!

UN AUTRE PERSONNAGE.

Qui le diroit!

UN AUTRE.

Quelle simplicité!

UNE FEMME.

Il a le regard doux, un air d'ingénuité, les traits délicats.

UN PERSONNAGE.

A le bien observer, on reconnoît un homme contemplatif.

LA DAME.

Oui, il paroît un peu triste: mais il n'a pas l'air misanthrope.

UNE

UNE AUTRE.

Ni hautain, ni orgueilleux....

UNE AUTRE.

Oh! il eſt bien loin de ces vices-là....

UNE AUTRE.

Il ne s'en fait point accroire, tandis que d'autres, qui ne le valent pas, qui ne ſauroient pas le lire, font les importans.

UNE AUTRE.

C'eſt le rôle ordinaire de la médiocrité....

UNE AUTRE.

Le vrai mérite n'a ni ton, ni dehors, ni étalage.

Madame de PÉROUVILLE (*allant à Robert fils*).

Approchez, approchez.

ROBERT fils.

Je ſuis ſaiſi!

ROBERT pere.

Tout ceci me paroît un ſonge..... Oh! mon fils, quel moment!

ROBERT fils.

Ma chere Henriette!

HENRIETTE.

Je lui dois la plus vive joie que j'aie éprouvé de ma vie.

ROBERT pere.

Mes enfans, mes enfans.

ROBERT fils.

La voix me tremble. (*Se précipitant vers M. de Montesquieu.*) Homme de Dieu! daignez, daignez me reconnoître.

MONTESQUIEU (*se retournant surpris & se remettant*).

Encore..... monsieur, eh! que me voulez-vous?

ROBERT fils.

Ce que je veux! (*Se jettant à ses pieds.*) Embrasser vos genoux!

MONTESQUIEU.

Relevez-vous, monsieur, relevez-vous; je ne souffre personne comme cela devant moi.

ROBERT fils.

Vous ne m'échapperez plus, je vous tiens.

MONTESQUIEU (*à voix basse*).

Paix donc, paix donc.

ROBERT fils.

Mon pere, accourez, accourez, je tiens votre libérateur.... Ah! ne nous rebutez pas; voyez les heureux que vous avez faits.

ROBERT pere, *s'avançant.*

C'eſt donc à vous que je dois ma délivrance! Qui peut m'avoir attiré vos graces? Moi! malheureux, abandonné.... Eh! comment reconnoître....

MONTESQUIEU (*à part*).

Quel plaiſir & quel trouble il me cauſe!.... Diſſimulons. (*Haut.*) Vous vous méprenez, monſieur; je vous l'ai déja dit: je ne vous connois point & vous ne ſauriez me connoître; car étranger à Marſeille, je n'y ſuis que depuis deux jours.

ROBERT fils.

Tout cela peut être: mais rappellez-vous qu'il y a huit mois, vous y étiez déja, cette promenade dans le port, l'intérêt que vous prîtes à mon malheur, les queſtions que vous me fîtes ſeulement ſur les circonſtances qui pouvoient vous éclairer & vous donner

des lumieres néceſſaires.... Oui, c'eſt vous! ne vous refuſez pas du moins à notre reconnoiſſance.

MONTESQUIEU.

Monſieur, quelque reſſemblance occaſionne votre erreur.

ROBERT fils.

Non, vos traits ſont trop profondément gravés dans mon cœur, pour que je puiſſe vous méconnoître.

MONTESQUIEU.

Tout ceci me fatigue ſans vous ſoulager. Rappellez votre raiſon, &, dans le ſein de votre famille, allez reprendre la tranquillité dont vous me paroiſſez avoir beſoin.....

ROBERT fils.

Quelle barbarie! & dans un bienfaiteur! Eh! pourquoi donc altérer le bonheur que nous ne devons qu'à vous? Après avoir été ſi charitable, ſerez-vous aſſez cruel aujourd'hui pour refuſer le tribut que nous réſervons à votre ſenſibilité.... Il ſe trouble! mon pere, il ſe trouble, c'eſt lui!

MONTESQUIEU (*à part*).

Sauve-toi, Monteſquieu; dérobe-toi à la vanité..... Réſiſte à la ſéduction de cette jouiſſance délicieuſe. (*Il va pour ſortir.*)

ROBERT fils, (*le retenant*).

Arrêtez par pitié! & vous, mes concitoyens, vous que j'atteſte, vous tous, que le trouble & le déſordre où je ſuis doivent attendrir, joignez-vous à moi pour que l'auteur de notre ſalut daigne ſourire à ſon ouvrage.

Madame de PÉROUVILLE.

Il faut éclaircir ceci, M. de Monteſquieu.

TOUTE LA COMPAGNIE.

C'eſt lui..... c'eſt lui, c'eſt lui.

MONTESQUIEU.

Non, non. (*A part.*) Sauvons-nous; ne ſuis-je pas récompenſé par tout ce que je ſens! (*Haut.*) Embraſſez-moi tous, à la bonne heure; j'applaudis à votre joie, à la délivrance de ce vertueux pere. Celui qui vous a tiré de l'eſclavage, monſieur, aimoit la liberté. Ce n'eſt pas l'eſclave d'un deſpote:

mais tout homme a pu faire cette action. Faites donc à chacun le bien que vous pourrez lui faire ; car le plus pauvre n'eſt pas diſpenſé de donner à autrui.

ROBERT pere.

Ah ! Dieu, c'eſt vous qui prodiguant une ſomme auſſi forte.....

MONTESQUIEU.

La bienfaiſance, monſieur, n'a jamais ruiné perſonne ; je vous le proteſte.

ROBERT pere.

Je reçois vos embraſſemens, & ſuis encore incertain. J'ai tantôt outragé mon fils ! il me faudroit l'aveu.....

M. de PÉROUVILLE.

Serrez-le, ſerrez-le dans vos bras, ſans aucun doute ; il n'oſera pas me contredire, moi.

MONTESQUIEU.

Comment !.... comment !

M. de PÉROUVILLE.

Je vous certifie que voilà votre libérateur.

MONTESQUIEU.

M. de Pérouville, que dites-vous ?

M. de PÉROUVILLE.

Oui, monſieur, je veux.... je dois tout dire ; la ſomme a paſſé par mes mains. Doit-on rougir d'une telle action ? Comment ! j'entendrai par-tout, à mes oreilles, vanter des turpitudes, publier des vices de toute eſpece, & le bien, qui doit ſervir d'exemple, reſteroit enſeveli dans un profond oubli..... Oh ! point de grace, point de grace. C'eſt faire tort à l'humanité que taire ſes vertus..... Oui, mon cher Robert, c'eſt bien lui qui a payé votre rançon ; je vous l'atteſte.

TOUTE LA COMPAGNIE.

Bien, bien ! M. de Pérouville.

Madame de PÉROUVILLE.

De beaux livres & de grandes actions !....

(*Monteſquieu fait effort & ſort.*)

ROBERT pere.

Il s'échappe ! Mon Dieu, pourquoi nous fuit-il ?

ROBERT fils, (*s'élançant vers la porte*).

Ah ! je cours.....

L'abbé de GUASCO, (*le retenant*).

Ce ſeroit inutile, & vous le fâcheriez.

ROBERT fils.

Quoi! je ne le reverrai plus.

L'abbé de GUASCO (*le tenant par la main*).

Calmez-vous, & témoignez-lui votre reconnoiſſance en vous ſoumettant à ſa volonté, autrement vous lui feriez beaucoup de peine. Il eſt comme cela. Dans nos voyages en Italie, de tous les ſervices qu'il rendoit aux infortunés, jamais il n'a voulu entendre des remercîmens, au contraire; le moindre éclat eſt pour lui un ſupplice.

ROBERT pere.

Reſpectons-le, mon fils; nous lui devons le ſacrifice de nos plus beaux ſentimens, puiſqu'il l'exige. Contentons-nous de conſerver ſes traits dans notre eſprit; rappellons-les à notre mémoire; qu'ils ne s'en effacent plus, & que ſon nom ſoit à jamais béni entre nous.

L'abbé de GUASCO.

Vous me paroissez pénétrés d'une si vive reconnoissance, que je me décide à vous faire un sacrifice: il m'est bien cher, bien précieux; mais je vous le livre. (*Il tire une médaille.*) Vous y retrouverez ses traits.

ROBERT pere, *& sa famille.*

Ah! donnez, donnez. (*La médaille passe par leurs mains, & ils la baisent tous.*)

L'abbé de GUASCO (*à la compagnie*).

J'ai reçu cette médaille du célebre Dassier, qui est venu de Londres tout exprès pour frapper ce profil, qui deviendra cher à toute la postérité.

ROBERT pere, (*tenant la médaille*).

Henriette, dans peu de jours tu vas devenir ma fille; car rien ne retardera plus cette union que nous desirons tous. (*A l'abbé de Guasco.*) Vous me la donnez?

L'abbé de GUASCO.

Oui.

ROBERT pere, (*à Henriette*).

Reçois-là cette médaille, pour la transmettre à tes enfans, afin de leur rappeller sans cesse ce qu'a fait pour nous celui qu'elle représente.

HENRIETTE (*prenant la médaille avec transport des mains de son pere*).

Je la ferai bénir aux pieds des autels, & la porterai sur mon cœur jusqu'au dernier soupir.

ROBERT fils.

Henriette! qui l'eut dit ce matin!

(*La compagnie les entoure & les caresse*).

M. de PÉROUVILLE.

Comme ses joues se sont colorées.

L'abbé de GUASCO.

Elle paroît douce & sensible.

Madame de PÉROUVILLE.

Elle est charmante!

L'abbé de GUASCO.

Voilà un couple heureux.

M. de PÉROUVILLE.

Et fort intéreſſant.

Madame de PÉROUVILLE.

Il y a du plaiſir à voir tant de généroſité ſi bien placée.

M. de PÉROUVILLE.

Mais M. de Monteſquieu pourroit ſe ruiner à faire ſouvent des libéralités pareilles?

L'abbé de GUASCO.

Point du tout; je ſais que c'eſt avec le fruit de ſes épargnes qu'il donne aux malheureux. La conduite la plus réglée, l'économie la plus ſage le mettent à portée d'être, tout à la fois, bienfaiſant & diſcret. Rien ne tranſpire des ſecours qu'il donne, & ce n'eſt que le haſard qui le revele. Il a voulu mettre en pratique une de ſes maximes; il eſt plus aiſé de faire le bien que de le bien faire.

M. de PÉROUVILLE.

Oh bien! moi, de ce coup-ci, je veux lire tous ſes ouvrages, & dès demain, mal-

gré mes affaires, je ſuſpendrai tout pour cela. Vous me les donnerez, madame, je vous en prie?

Madame de PÉROUVILLE.

Vous les aurez.

M. de PÉROUVILLE.

Je n'attendrai pas juſqu'à l'automne prochaine; un ſi bon cœur doit écrire de belles choſes, & j'ai entendu dire que c'eſt le cœur qui fait les bons ouvrages. On n'auroit pas parlé de cette belle action ſans moi; n'ai-je pas bien fait de le dénoncer?

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, ſans doute.... mon cher époux.... Il faut montrer ces hommes-là à tout le monde, & dire, regardez.... Voilà vos modeles. (*A l'abbé de Guaſco.*) Monſieur, vous êtes bienheureux d'avoir M. de Monteſquieu pour ami.

L'abbé de GUASCO.

Madame, ſi jamais je me trouve dans le cas de devoir faire mon apologie, je ne dirai

autre chose, sinon que je suis l'ami de Montesquieu, & que j'en suis estimé.

Madame de PÉROUVILLE.

Et vous en auriez dit assez.... Je suis piquée qu'il nous soit échappé de cette maniere. (*A Robert qui s'étoit éloigné avec sa famille.*) Où allez-vous donc mon cher compatriote ?

ROBERT pere.

Je me retire....

M. de PÉROUVILLE.

Allons, venez remplir sa place à table.

ROBERT pere.

Moi! ah! monsieur.....

M. de PÉROUVILLE.

Parbleu vous viendrez, vous viendrez. (*A la compagnie.*) Nous perdons un convive qui vous auroit fait le plus grand plaisir : mais cette honorable famille va vous le retracer vivement. Que chacun de nous en prenne un à ses côtés. Ils nous serre-

ront un peu, il n'y aura pas de mal; nous gagnerons tous à faire connoiſſance enſemble. Je ſuis ſi touché! Eh! qui ne le feroit pas? Qui ne ſe ſentiroit pas auſſi, à ſon exemple, en humeur de faire quelque bien? Nous n'avons ici bas que l'uſufruit des biens de la fortune.

(On environne la famille Robert & on l'amene à table).

FIN.

THÉATRE complet de M. MERCIER, *en huit volumes* in-8°. *précédé de l'Essai sur l'art dramatique, proposé par souscription.*

NOUS nous proposons de donner le Théatre complet de M. Mercier. Ses pieces, représentées sur tous les théatres & traduites en différentes langues, n'ont pas encore été rassemblées. Une édition en trois volumes, faite en Hollande en 1778, est fautive; elle a été publiée contre le gré de l'auteur; elle ne contient d'ailleurs qu'onze pieces, au lieu de vingt-six qui seront dans ce recueil.

Dans cette édition, on trouvera les dernieres & importantes corrections de l'auteur: les pieces seront imprimées conformément à la représentation. Le nouveau dénouement du *Déserteur* s'y trouvera, & chaque piece offrira des changemens essentiels.

L'auteur bornant à vingt-six pieces sa carriere dramatique, on peut être assuré que cette édition, la seule qu'il avoue, sera stable & permanente.

La variété des sujets répond à l'intérêt vif que ces pieces inspirent. On sait que la morale en fait la base, & que le théatre de cet auteur n'offre que des leçons de vertu & de grandeur d'ame. C'est ce qui lui a concilié l'estime même de ceux qui ont critiqué le genre qu'il a choisi.

Drames, comédies & pieces historiques seront rassemblés dans cette collection. Voici la liste de ces différens ouvrages dramatiques.

DRAMES.

Jenneval, ou le Barnevelt françois, en cinq actes.

Le Déserteur, (avec le nouveau dénouement) en cinq actes.

L'Indigent, (corrigé) en quatre actes.

Le Juge, ou *le paysan qui plaide contre son seigneur*, en trois actes.

Natalie, en cinq actes. Cette piece sera suivie des mémoires relatifs au procès contre les comédiens.

Les Tombeaux de Vérone, ou *Roméo & Juliette*, en cinq actes.

Zoé, en trois actes.

Montesquieu à Marseille, en trois actes.

COMÉDIES.

Le faux Ami, en trois actes.
La Brouette du vinaigrier, en trois actes.
Le Soupé, ou *la Demande imprévue*, en trois actes.
L'Homme de ma connoissance, en deux actes.
Moliere, en cinq actes.
Le Gentillâtre, en trois actes.
L'Habitant de la Guadeloupe, en trois actes.
Les deux Parisiennes, ou *le Riche désabusé*, en trois actes.

PIECES HISTORIQUES.

Olynde & Sophronie, en cinq actes.
Jean Hennuyer, évêque de Lysieux, en trois actes.
Childeric, roi de France, en trois actes.
La Main de fer, piece imitée de l'allemand, en cinq actes.
La Mort de ***, en cinq actes.
La vie de *****, en cinq actes.
La *****, en cinq actes.
Jeanne Gray, en cinq actes.

Deux autres pieces, dont l'auteur se réserve le titre, jusqu'au moment de la publication.

Toutes ces pieces auront leurs préfaces, & seront accompagnées de quelques anecdotes relatives à l'histoire du théatre.

Les volumes auront 400 pages d'impression. On les recevra tous à la fois au commencement de 1785. La souscription pour les huit volumes est de 18 liv. de France. Elle est ouverte jusqu'au 30 octobre 1784.

ON SOUSCRIT:

A Versailles, chez Poinçot, libraire, rue Dauphine.
A Neuchatel, chez la Société Typographique.
A Geneve, chez Barthélemi Chirol.
A Lausanne, chez J. Pierre Heubach, & Comp.